176

24me Année **Août 1937**

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

JACQUES DALLÉAS .... *Saisons*
PAR LAGERKVIST .... *Le Bourreau*
adapté par A.L. et B. TALADOIRE
RIBEIRO COUTO .... *La Femme sans Maître*

CHRONIQUES

HENRI URTIN .... *La génèse de l'Action*
ANDRÉ FRAIGNEAU .... *Au sujet de « Septembre »*

NOTES — COMPTE-RENDUS

LES LIVRES : par Pierre Missac, Benjamin Fondane, Roger Caillois, Henri Bénac, Joë Bousquet, Pierre Sire, Y. Delétang-Tardif, G. D., Kléber Haedens, Pierre Forgeron.

LETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion.

VERS UNE SYNTHÈSE MÉDITERRANÉENNE, par Gabriel Audisio.

LETTRES NÉERLANDAISES, par Fr. Closset.

LETTRE DE CUBA, par Tolte Rach.

LA MUSIQUE : *Musique enregistrée*, par Gaston Mouren; *Disques Hot*, par Charles Delaunay.

LA PEINTURE : *Rétrospective Ravaison ; Expositions Diverses*, par Abel Valabrègue.

LE CINÉMA, par G. B.

BIBLIOT. NAT LE D.L. 14-IX-1937 PERIODIQUES

REDACTION ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 11, Rue de Médicis, PARIS
France : Le N° : **6** fr. **Étranger** : **7** fr. **50**

N° 196 24me Année. Août 1937.

Cahiers du Sud

Tome XVI. — 2me Semestre 1937

Saisons

FAIRE LE POINT

Et me voici debout
posé sur un point du Monde très précis.
On pourrait très exactement
le marquer sur la mappemonde
Qui mire ses forêts, ses lacs,
ses gouffres bleus, ses pôles,
Et de belles clairières
dans le verre de l'encrier.
Par dérision parfois je l'avoue
j'ai posé dessus mon chapeau
Et le globe n'avait pas figure
très intelligente.
Décoiffons-le. Ce ridicule n'atteint que moi.
Il s'agit simplement
Sur la simple boule, de lire
les biches, les hêtres,
Les hippocampes, les chiens, les marguerites
... les êtres.
C'est sur ce point — je fais un X —
que je me tiens aujourd'hui.
Je peux voir le réseau bien ourdi
des chemins de fer, des routes,
Et des montagnes s'étendre
à toute la terre.
Et moi je suis sur son ventre
comme un œuf sous le ventre de l'écrevisse

Qui porte dit-on
des millions d'œufs.
Ah, qu'il fait bon, qu'il fait bon mes frères
sur le ventre de la terre.

C'EST UN JOUR

Et c'est un jour pareil à celui-ci
Et dans un pré semblable à celui-là
Que Virgile écoutait le vent dans les herbages
Et qu'un autre inventa l'histoire du bavardage :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
(Grand bien lui fasse, il entend davantage).
C'est en perdant le temps qu'on devient sage
Le long de la rivière des jours volages,
Des eaux basses je bois à l'étiage
Frais, dont le courant suffit au moulinage
A moudre ma farine et mon âge.

TRAVERSEE D'UNE VILLE

Cette ville qui sort de la mer
Est un port. Ses mats, ses cheminées,
Ses entrepots, son hâvre à matelots,
La rue qui penche et les enfants
Jouant sur l'eau,
Où des hommes, des femmes, par mille
La nuit s'aiment, se battent le jour;
Où de graves familles dirigent
L'or, le stupre, les Facultés.
Et là-dessus, les églises de la Cité.

Un jour, j'ai vu de vrais aventuriers
qui furent toute leur vie de grands casseurs
d'assiettes :
L'un dit : Crains ma colère,
et l'autre : tremble devant moi.
Et puis ils me lancèrent au visage
des objets qui se brisèrent
avec une mollesse
déconcertante.

SAISONS

Vous ai-je aimé, visages des saisons...
Quatre visages, quatre corps présentés ?
Mais plus habile à voir désordonné
Plus innombrable d'être seul et changeant...

Le vert vitrage ! Sur les métiers de l'air
Navette est le bourgeon tissant une ombre de fine
Qualité. Le bois vivant et la feuille à l'envers,
Et l'arbre qui s'étire encore un peu plus haut
Vers le ciel, et respire l'air nouveau,
Et la fleur qui donne son baiser aux abeilles
Gourmandes et barbouillées de sucre et de pollen
Et sous la terre un couvent de fourmis.

Un filet de racines supporte le vert Palais,
Nourricières assises, et moi qui foule un sol vivant
Marche sur ma poitrine.

CHAMBRE DU POETE

La chaîne des Pyrénées,
Les Andes, les monts rocheux,
Les Alpes ceinturant la terre
Et les monts liquides de la mer,
La neige pure et sourde, l'écume
D'un mois de mai sur la mer, les branches
Qui percent les fenêtres, germent des murs
Et couvrent le plafond de leurs ramures,
Une table aux pieds de biche, une chaise
— Une vraie chaise —
Où le poète s'assoit,
Complètent l'ameublement
De la chambre du poète.

Qu'il soupire : les murs s'écartent
A la mesure de son cœur,
Et pour une lampe éteinte
Que de comètes l'éclairent...

STATUE

Le sourire que tes lèvres portent
Depuis des kilomètres de temps
De brumes, de sciences mortes,
De silences, de pourritures...

Malgré le vent
Et l'eau qui ronge la commissure
Des lèvres et les paupières
Ouvertes, malgré les racines
Sur ta joue,

Et ce lointain bourreau qui te décapita
Quand poursuivant un sourire d'archange
La tête vole et roule dans les ruines
— Asile frais des lézards, des cloportes —
Et s'étend sur une joue.

Mais le corps continue sa marche militaire
Et d'un pas immobile avance dans le temps,
Quand chaque année la vague millénaire
— Mer végétale aux marines colères —
Et l'assaille, et le griffe et s'agrippe à ses linges
Et le tire aux épaules dans une lutte acerbe
Quand le visage heureux rit dans les marguerites.

LOINTAIN

Ma vie s'étend derrière moi
Mêlée de songe et de vrai
Et plaine ce qui me fut montagne
Et vert ce qui me fut aride.

Souvenirs, faux souvenirs que chaque jour réforme,
Ah, belle vie... Mais ce n'est pas la mienne :
Il me faut retrouver ma ligne de conduite
Comme l'oiseau trouve son chemin dans le vent.

Jacques DALLÉAS.

Le Bourreau

(Dernière Partie)

Une taverne; on entend un bourdonnement de voix et de rires, parmi des bruits de verres, dans la pénombre. Un globe lumineux — bleu, vert, violet — tourne lentement au plafond et répand une lumière indistincte; des couples de danseurs glissent sur le parquet aux sons d'un orchestre qu'on entend à peine. La scène paraît élargie, sans limites précises. On entrevoit des groupes attablés; les danseurs passent entre les tables et occupent peu à peu tout le plateau : des femmes en toilettes claires, les yeux mi-clos, se pressent contre leurs cavaliers. Le bourreau se tient assis au centre. Cadence de jazz.

UNE FEMME (*belle, mais légèrement empâtée, passe devant le bourreau toujours assis au centre; elle tourne la tête et jette un regard par-dessus l'épaule de son danseur*). — Tiens ! Le bourreau est ici ! Comme c'est excitant !

(*La lumière joue sur la foule devenue de plus en plus dense. Des garçons, trempés de sueur, courent à travers le tumulte, installant des tables devant la rampe, pour les nouveaux-venus. La musique continue à jouer: on aperçoit, en partie, à gauche, l'estrade où se tient l'orchestre nègre*).

UN HOMME (*Plastron bosselé, il s'avance vers le bourreau et s'incline avec respect*). — C'est un grand honneur pour nous que de compter le bourreau parmi nos hôtes, ce soir. (*Nouveau salut ; il se frotte les mains d'un air satisfait. L'orchestre s'arrête, les couples se dispersent et chacun regagne sa table*).

UN HOMME (*Assez jeune, dans un des groupes*). — Vous savez que le bourreau est ici ?

UNE FEMME (*même groupe*). — Non ?

L'Homme. — Oui, il est assis là-bas.

Une autre Femme. — N'est-ce pas que c'est merveilleux !

Un Jeune Homme (*Visage à la fois enfantin et énergique; il s'avance jusqu'au bourreau, se met au garde à vous et salue du bras droit*). — Heil ! (*Il reste un instant comme figé, puis fait demi-tour, claque des talons et regagne sa place*).

(*Un pauvre diable, déguenillé, passe de table en table, la main tendue, en marmottant quelque chose d'indistinct; un garçon le chasse. Quelques grues assises dans un coin, boivent leur consommation à petits coups*).

La Premiere. — Il est rudement chic dans ce costume rouge, hein ?

La Seconde. — Rudement, oui.

La Premiere. — Et regarde cet air brutal...

Une Troisieme. — Moi, je trouve qu'il a l'air d'un mac.

La Première. — Tu es folle. Jamais de la vie (*Léger temps*). C'est un bel homme, tout de même.

La Deuxième. — Pourquoi tient-il toujours sa main sur son front ?

La Première. — Cette question ! Comment veux-tu que je le sache ?

La Troisième. — Il est épatant, en tout cas.

La Première. — Je crois bien.

La Deuxième. — Dis-donc, qu'est-ce que cela peut bien être comme existence, bourreau ?

La Première. — Fantastique, ma chère! Rends-toi compte...

(*La musique reprend, langoureuse cette fois; un autre orchestre joue hors de la scène ; les couples recommencent à glisser sous des jeux de lumière bleuâtres. Bras minces abandonnés sur des épaules d'hommes, paupières abaissées comme dans un demi-sommeil*).

Un Consommateur. — Il y a du nouveau pour demain, dans ce cas ?

Un Autre. — Je ne sais rien de précis mais il parait qu'on a l'intention d'en expédier quelques-uns. Ce sera toujours autant de moins.

Le Premier. — Oui, cela n'est pas mal. Il y a suf-

fisamment de gens dans le monde, et des gens bien qui connaissent leurs devoirs. De toute façon, ce sont toujours les meilleurs qui restent. On y veille.

L'Autre. — Naturellement !

Un Monsieur d'un certain age (*Allure militaire, démarche ferme et saccadée que ponctue, par intervalle un curieux claquement des lèvres. Il passe devant le bourreau*). — Excellent ce retour à l'ordre, monsieur le Bourreau, excellent ! Les gens doivent apprendre à se tenir à leur place, que diable !

Un Monsieur (*dans un groupe*). — Non, mais voyez cela! Nous avons commandé du sec et vous arrivez ici avec un demi-sec! Où avez-vous appris ces manières ?

Le Garçon. — Pardon, monsieur... Je vous demande pardon...

Le Monsieur. — Oh, vous pouvez vous excuser!... Quel service! Sans compter que nous avons dû attendre une éternité.

Un Autre (*Même table*). — Par-dessus le marché, vous l'avez déjà débouchée!

Le Premier. — Vous la changerez. Nous ne buvons jamais que du sec, entendez-vous ?

Une Bourgeoise (*Bien nourrie; elle sort du cabinet de toilette et passe en se dandinant; quand elle aperçoit le bourreau, elle frappe dans ses mains*). — Non ! Cela n'est pas possible! C'est bien le bourreau qui est ici ? Il faut que j'aille dire cela à Herbert. (*Elle s'approche et pose familièrement sa main sur le bras du bourreau*). Mon fils sera certainement ravi de faire votre connaissance. Il aime tellement le sang, le cher enfant. (*Elle s'écarte et cherche les siens d'un regard maternel*).

(*Un petit garçon crasseux, qui a réussi à entrer sans qu'on le voie, va de table en table et écarte ses guenilles pour montrer qu'il est nu au-dessous. Les garçons le chassent*).

Un Consommateur (*Assis à une table, à l'avant-scène*). — Au contraire, monsieur, la violence est l'expression la plus haute ,non seulement des forces physiques mais aussi et surtout des forces morales de l'humanité. Voilà ce que nous avons fini par rendre parfaitement évident. Et celui qui ne croit pas com-

me nous, eh bien, nosu le convaincrons justement en nous servant de cette violence: de cette façon, il ne pourra pas ne pas y croire.

UN AUTRE. — Oui... je comprends...

LE PREMIER. — C'est, en tout cas, ce que nous espérons...

(*Leurs voix se perdent un instant, couvertes par les sons du jazz qui s'est remis à jouer ; puis on les entend de nouveau*).

LE PREMIER. — Comme je vous le disais, nous poserons comme première exigence — indispensable celle-là — la castration de tous ceux qui refusent de partager nos opinions. Simple nécessité pour assurer le triomphe de nos idées: vous comprenez bien que nous ne pouvons pas laisser cette contagion se répandre jusqu'aux générations futures... non, nous connaissons nos responsabilités.

L'AUTRE. — Evidemment...

(*Leurs voix se perdent, puis...*)

LE PREMIER. — Mais, cher monsieur, vous êtes encore ridiculement prisonnier des idées reçues! Comprenez-moi bien : il n'existera jamais d'autre façon d'envisager le monde que la nôtre; nous en avons fini et bien fini avec toutes ces rengaines.

L'AUTRE. — Dans ce cas, je vous comprends mieux... oui, oui... bien sûr...

LE PREMIER. — N'est-ce pas ? Il suffit de quitter tant soit peu les chemins battus de la pensée et l'on se trouve à même de comprendre la façon tout à fait neuve que nous avons d'envisager les choses. Au début, cela est un peu difficile, soit, mais au fond, c'est la simplicité même.

(*Deux personnes, debout devant la rampe, se mettent à dialoguer*).

PREMIER INTERLOCUTEUR. — Avez-vous assisté à une vraie bastonnade de révolutionnaires, comme nous les organisons chez nous ? C'est vraiment le spectacle le plus édifiant auquel on puisse assister, je vous assure. On a véritablement l'impression d'aider au relèvement moral de l'humanité.

LE SECOND. — C'est un spectacle que je verrais volontiers.

LE PREMIER. — Il nous est arrivé de convertir des

vieillards de 80 ans, en y mettant seulement le temps nécessaire.

LE SECOND. — C'est incroyable ! Quand on pense à quel point il est difficile, d'ordinaire de répandre une vraie conviction parmi le peuple.

LE PREMIER. — Oui. Nous avons obtenu là des résultats uniques.

(*La musique couvre un moment leurs voix, puis...*) C'est que nous connaissons, voyez-vous, nos responsabilités vis-à-vis des générations à venir. Nous n'ignorons pas que le moment est capital : celui qui pense sainement aujourd'hui, ne s'égarera jamais plus, ni demain ni plus tard. Nous ne devons pas oublier que nous vivons à une grande époque, une époque décisive pour l'existence même et l'évolution de l'humanité.

L'AUTRE. — Parfaitement !

LE PREMIER. — Nous portons ce poids et nous en avons conscience.

(*A une table devant la rampe*).

UN CLIENT. — Des classes ? Il n'y a plus de classes ! C'est justement là le résultat le plus remarquable de notre révolution, un de ses aspects les plus magnifiques. Une seule distinction désormais : d'un côté, ceux qui pensent comme nous, de l'autre, ceux qui s'y refusent et que nous mettons au secret pour les façonner à la doctrine. Ceux qui en sortiront auront quelques chances d'être éclairés.

UN AUTRE. — Oui.

LE PREMIER. — Vous pouvez le constater vous-même: nous sommes ici, en ce moment, installés, buvant du champagne, disons, pour être justes, un simple verre de bière; des bourgeois, des ouvriers, des gens plus haut placés, tous mêlés, tous égaux. Et tous pensent exactement la même chose — c'est-à-dire ce que nous pensons nous-mêmes. Tous ceux qu'on laisse en liberté, d'ailleurs, pensent comme nous.

LE SECOND. — Certainement.

LE PREMIER. — En un mot, vous avez sous les yeux le spectacle unique, inouï d'un peuple rassemblé en un seul corps, au sein duquel ne tarderont pas à rentrer les fils prodigues. Car il est bien entendu que nous viendrons à bout des réfractaires — un peuple qu'une confiance inébranlable fait se masser devant

IMPRIMÉS

les cachots pour guetter, à chaque minute, le cri qui lui apportera, de l'intérieur, la preuve d'une conversion nouvelle.

LE SECOND. — C'est émouvant... Quelle foi !

LE PREMIER. — Non, monsieur, l'univers n'a jamais assisté à un tel spectacle. C'est le miracle d'un recueillement unanime et des hommes attendent, parfois, au garde à vous, les plaintes des nouveaux initiés, si grande est la vénération qu'ils éprouvent devant ce mystère où se joue la grandeur d'une race. Spectacle pathétique! On ne peut imaginer cela que chez nous. Il n'y a pas au monde un seul peuple capable de rivaliser avec le nôtre.

UN MONSIEUR (*dans un groupe, à une autre table*). — Oui, il est de toute nécessité que nous ayons un Dieu à nous, et le plus vite possible : nous ne pouvons pas, décemment, demander à notre peuple d'adorer un Dieu qui serait en même temps celui de races inférieures. Notre peuple est très religieux, c'est entendu, mais il exige un Dieu pour lui seul ; la notion d'un Dieu unique constitue, à l'égard de nos idées, une insolence qui relève de notre code criminel.

UN AUTRE (*même groupe*). — Parfaitement !

(*Un individu d'aspect peu recommandable, traverse le restaurant et demande l'aumône avec des ricanements insolents; quand il ne reçoit rien, il bouscule les tables et renverse le contenu des verres*).

UN HOMME (*à une table située dans l'ombre, au fond et à droite*). — Mais, nom de Dieu, nous avons commandé de la bière et des saucisses, et tu arrives avec du champagne! Est-ce que tu nous as regardés, hein? Tu nous crois peut-être millionnaires comme ces salauds-là ?

LE GARÇON. — Pardon... je croyais que ces messieurs appartenaient aux classes supérieures...

L'HOMME. — Ferme ça. Et fais attention la prochaine fois ou on se chargera, nous, de te réveiller à coups de poings sur la gueule.

(*Pause à l'orchestre; un certain calme régnera sur la scène pendant le dialogue suivant*).

UN SOLDAT (*Il entre en titubant, s'assied à côté du bourreau et l'interpelle*). — Héé ! Qu'est-ce que c'est encore que ce fêlé ? Pourquoi que tu ne portes pas la

couleur réglementaire, hein ? Non, mais regardez-le...

UN HOMME (*A une table voisine*). — Tais-toi, tu ne vois donc pas que c'est le bourreau ?

LE SOLDAT. — Je le vois bien! N'empêche qu'il a l'air andouille! Le bourreau, ça ? Pff!... Et à quoi est-ce qu'il sert, celui-là ? Eh! Non, il faut des mitrailleuses... des grenades... c'est autre chose, ça, tu comprends ? Tu ne connais rien au métier... y a qu'à voir ta gueule...

L'HOMME. — Ne dis pas de bêtises, petit. Il le connaît, son métier — et mieux que toi. Allons, tiens toi tranquille. Lui et toi, c'est tout un.

LE SOLDAT. — Oui... mais il doit employer des mitrailleuses, je dis, moi... des trucs chic, modernes, quoi! Ça va plus vite... Tu comprends, vieux ? Il faut que tu aies la couleur réglementaire...

L'HOMME. — Ça va, assez de fanfaronnades, morveux! Tu n'as pas vu de la guerre plus que mon pot de chambre.

LE SOLDAT. — Mais je la ferai, la guerre, tu peux en être sûr, et alors on verra...

L'HOMME. — Quand tu y seras, oui.

LE SOLDAT. — Oui, moi et les autres copains. Ce sont des gars qui connaissent le métier, eux, tu peux me croire.... et qui n'ont pas peur.

UN MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE. — Bien parlé, jeune homme! Un peu trop gai ce soir, mais très bien tout de même ce garçon-là. C'est une chose magnifique que d'avoir chez soi une pareille jeunesse. Un vieil homme comme moi se sent ému...

LE SOLDAT. — Silence, vieille barbe, vous ne comprenez plus rien à rien, vous autres... (*Il se lève*) A la tienne, bourreau. Toi tu me plais, parce que, toi et moi, nous finirons bien par les dresser. Pourquoi tu ne bois pas ? Tu as une tête d'enterrement. Tu es triste?

(*On recommence à rire et à bavarder; l'orchestre de jazz se remet à jouer. Un monsieur s'avance jusqu'à la rampe et entre en conversation avec le groupe attablé*)

LE MONSIEUR. — Cela saute aux yeux : il nous faut une guerre. Guerre est synonyme de santé. Un peuple qui ne veut pas de guerre est un peuple malade.

UN CONSOMMATEUR. — Sans aucun doute. La paix n'est bonne que pour les nourrissons et les infirmes:

ceux-là ont besoin de la paix. Mais un homme adulte et vigoureux...

Un Autre. — La tranchée, voilà le seul refuge qui convienne à un honnête homme. On devrait habiter des tranchées, même en temps de paix; toutes ces habitations civiles ne sont bonnes qu'à émousser les énergies.

(*Un fracas insolite à l'orchestre les interrompt*).

Le Monsieur (*reprenant*). — Oui, mais, comme je le disais tout-à-l'heure, il faut y joindre la trempe de la guerre. Un peuple sain ne saurait guère s'en passer que pendant une décade, tout au plus. Après ce terme il commence à dégénérer — à condition bien entendu qu'il ait été sain jusque là.

Un Consommateur. — Oui. Et celui qui supprime la guerre est un traître.

Le Monsieur. — C'est indiscutable.

Tous. — A bas les traitres! A bas les traitres !

Le Monsieur. — A mort!

Un Consommateur (*même table — à son voisin*). — Certainement, même s'il est vainqueur. Parce qu'il n'en jette pas moins son peuple dans l'incertitude de la paix: on peut mesurer les conséquences d'une guerre, tandis qu'un peuple en paix vit sous la menace d'une foule de dangers imprévisibles.

Son Voisin. — Bien entendu.

Le Monsieur. — Non, non, il faut s'arracher à cette dangereuse mollesse. Et pour cela, nous devons avant tout élever nos enfants en vue de la guerre : ne laissons même pas aux mères le soin de veiller sur leurs premiers pas, exigeons des premiers pas réglementaires.

Quelqu'un (*dans le groupe*). — Tout ira bien de ce côté-là, puisque nous nous chargeons des enfants, et du moment que nous ne les laissons pas à la garde de parents irresponsables... (*Geste*).

Le Monsieur. — Comme de juste.

Un Homme (*assis à une table voisine, se lève d'un mouvement mal assuré et s'appuie en vacillant au dossier de sa chaise*). — Vous parlez de guerre, camarades, et cela me va au cœur. J'espère qu'il me sera donné de vivre jusqu'au jour où notre peuple se mettra en route pour les vieux champs de bataille; j'espère

surtout que les progrès de notre science me permettront à moi aussi, ce jour-là, de faire mon devoir. On m'a lu dans un livre récent qu'il serait peut-être donné aux aveugles de voir et par conséquent de viser avec l'âme; si cela est vrai, on me trouvera dans les premières lignes, le regard sûr — parce que mon âme camarades, est demeurée intacte.

TOUS. — Bravo, bravo!

UNE VOIX. — C'est magnifique.

LE MONSIEUR (*debout*). — Superbe.

UN AUTRE. — Seule une grande époque peut donner de tels hommes.

LE MONSIEUR. — Oui, messieurs, on a dit que la guerre laissait au front d'un homme la marque de sa noblesse: en voici une preuve :

QUELQU'UN. — Il est plus grand que nous.

UN AUTRE. — Qui viendrait à bout d'un tel peuple?

UN CONSOMMATEUR (*dans le groupe du fond*). — Je le répète: nous devons gagner le monde entier à notre doctrine. Ce serait la pire des injustices que de vouloir garder pour soi une vérité si haute. Et s'il se trouve un peuple assez bas pour refuser de la faire sienne il ne nous restera qu'à l'exterminer.

LE MONSIEUR (*se retournant*). — Pour son bonheur. Mieux vaudrait pour lui périr que vivre dans cette ignorance.

QUELQU'UN (*même table*). — Et le monde nous remerciera quand il aura compris le sens de notre tâche.

UN HOMME (*dans un autre groupe*). — N'est-ce pas ? Rien n'est plus édifiant que la jeunesse de nos ligues. Nous bâtissons sur la jeunesse; une jeunesse vaillante, dure, fermée au sentiment, moderne pour tout dire. Partout elle se range à notre cause, du côté du pouvoir. Ces jeunes héros...

UNE VOIX (*à la table des mangeurs de saucises*). — Qu'ils y viennent !

L'HOMME (*se retournant*). — Quelqu'un avait un mot à dire ? (*Un temps*) J'ai mal entendu, sans doute.

(*On remarque une certaine excitation à l'entrée de la salle. Chuchotements. Quelques personnes se dressent et lèvent le bras droit: tous les regards se tournent du même côté, un murmure se répand dans la salle*).

— Vivent les assassins ! Vivent les assassins !

(Deux hommes plutôt jeunes, bien vêtus, d'aspect sympathique et assez ordinaire, s'avancent dans le passage central, entre deux haies de mains tendues, remerciant d'un sourire aimable, tantôt à droite tantôt à gauche. Toute la salle est debout : la musique de jazz s'est tue ; l'autre orchestre, plus distingué, se met à jouer un hymne qu'on écoute avec respect. Pendant ce temps, deux garçons se précipitent silencieusement vers les nouveaux-venus et un maître d'hôtel qui les suit, renverse une table sur son passage. Quelques chopes basculent sur les robes des dames qui repoussent à voix basse, avec impatience, une excuse rapide — il continue. Toutes les places sont occupées mais les garçons s'avancent vers un groupe assis à l'avant-scène et chuchotent quelques mots à l'oreille des occupants: Ces derniers se lèvent et s'inclinent; on entend « Naturellement, naturellement... nous partons très volontiers... nous rentrons.... » Ils s'inclinent très bas devant les nouveaux-arrivés et s'éloignent.)

L'UN DES DEUX VISITEURS. — C'est tout de même extraordinaire qu'on ne puisse jamais faire un pas sans être immédiatement reconnus.

L'AUTRE (*Il rejette la fumée de sa cigarette et allonge les jambes*). — Oui. (*soupir*) Je trouve que tout cela commence à devenir fatigant.

LE PREMIER. — Plutôt. Si nous avions pu prévoir les ennuis du métier d'assassin, je crois que nous n'aurions jamais fusillé ce bonhomme. Il paraît d'ailleurs que c'était un bon type.

L'AUTRE. — Il paraît, mais il n'y avait qu'à voir son anatomie pour savoir qu'il n'était pas des nôtres.

LE PREMIER. — Il y a des chances! Avec cette dégaine...

(*Reprise du jazz. Une mendiante famélique, portant un enfant roulé dans un châle, circule dans le restaurant, sans que personne la remarque — elle s'en va après un moment*).

(*Des jeunes gens sont assis à une table*).

LE PREMIER. — Tu viens déménager des macchabés, cette nuit ?

LE SECOND. — Déménager des macchabées ?

LE PREMIER. — Oui, nous allons transférer quelques traitres au régime du cimetière à un marécage où ils iront mieux avec le décor.

LE DEUXIÈME. — Pouah !

LE PREMIER. — Comment, pouah ? Tu ne veux pas venir ?

LE DEUXIÈME. — Je ne sais pas... A quoi cela sert-il?

LE PREMIER. — A quoi ? Mais à notre mouvement, camarade.

LE DEUXIÈME. — Bah! Ils étaient bien morts avant que nous commencions.

LE PREMIER. — Et après ?

LE DEUXIÈME. — Non. Je trouve cela trop dégoûtant.

LE PREMIER. — Qu'est-ce que tu dis ? Tu ne veux pas venir ? Tu refuses ?

LE DEUXIÈME. — Je dis seulement que je trouve le procédé un peu fort.

LE PREMIER. — Fort ? Tu le trouves idiot peut-être?

LE DEUXIÈME. — Pas précisément, mais...

LE PREMIER. — Dis-donc, qu'est-ce que tu insinues, au juste ? Explique-toi franchement.

LE DEUXIÈME. — Ce que j'insinue?... Pour qui me prends-tu?

LE PREMIER. — Tu refuses d'obéir aux ordres, et tu t'amènes ici avec tes petites idées à toi, hein?

LE DEUXIÈME. — Lâche-moi, je te dis !

LE PREMIER. — Non, mon vieux, on ne te lachera pas si facilement.

LE DEUXIÈME. — Lachez-moi, salauds !

LE PREMIER. — Vous avez entendu comment il nous a appelés? Voyou! Tu refuses?

LE DEUXIÈME. — Je n'ai pas refusé.

LE PREMIER. — Oui, tu as refusé.

UN TROISIÈME. — Suffit! Ne perds pas ton temps à te chamailler avec un déserteur. Assez de raisonnements. (*Une détonation retentit — on entend le bruit sourd d'une chute*).

LE PREMIER. — Laissez-le donc, il ne gêne personne.

LE TROISIÈME. — Non, sors-le.

UNE JEUNE FILLE (*qui passe en dansant, tournant la tête*). — Il est arrivé quelque chose ?

SON CAVALIER. — Je crois qu'ils ont brûlé la cervelle à quelqu'un.

LA JEUNE FILLE. — Ah, oui ? Bon.

(*A la table des mangeurs de saucisses*):

UN CONSOMMATEUR. — Voulez-vous mon avis ? Eh

bien, je crois que cette fameuse affaire aura lieu demain.

Un Autre. — Tu crois ?

Le Consommateur. — Oui, et la chose sera tout autre que ces morveux ne l'imaginent.

L'Autre. — Comment cela ?

Le Consommateur. — Tu le verras. (*Il roule une cigarette, l'allume à celle d'un voisin et crache quelques grains de tabac*). Nous savons, en tout cas, manier une gâchette, s'il le faut. C'est même nous qui les avons dressés à ce genre de sport — s'ils avaient encore besoin d'apprendre quelque chose sur ce chapitre.

L'Autre. — Peuh! Cela leur vient de naissance, aujourd'hui.

Le Consmmateur. — Le progrès... Quoiqu'il en soit, une petite opération de nettoyage ne manquerait pas de charme. Sans compter que l'humanité en aurait bien besoin. Qu'en dites-vous?

L'Autre. — Personnellement, je ne serais pas fâché d'y mettre la main.

(*Pause à l'orchestre. Une femme entre, traverse doucement la salle et s'assied à côté du bourreau. Elle est en haillons mais il y a autour d'elle comme une gloire. Son visage rayonne. A son entrée le calme se répand dans la salle: personne pourtant ne l'a remarquée. Elle pose doucement sa main sur celle du bourreau qui se tourne vers elle et la regarde. Elle restera là, jusqu'à la fin, assise à la même place et auréolée de lumière. — La musique reprend: l'orchestre invisible joue un tango: musique connue. Une sorte de gravité a succédé au tumulte. Soudain, un monsieur se lève pour aller au lavabo; quand il revient, il aperçoit les nègres du jazz en train d'avaler en toute hâte quelques sandwiches autour d'une table dressée contre l'estrade. Son visage devient écarlate, il s'avance vers eux*).

Le Monsieur. — Quoi, porcs! Vous osez vous asseoir et manger parmi des blancs ? (*Les nègres se retournent, étonnés — le plus proche se lève à demi de sa chaise*).

Le Nègre. — Pardon, que voulez-vous dire, monsieur ?

Le Monsieur. — Ce que je veux dire? Tu oses t'asseoir et manger ici, gorille ? (*Le nègre se dresse d'un*

seul élan, un éclat passe dans ses yeux, mais il n'ose pas encore riposter). Halloo, gentlemen, halloo ! Avez-vous jamais vu rien de pareil ? C'est inouï, inouï. Ces singes qui s'assoient ici et qui mangent au milieu de nous! (*Tout le monde accourt; on se presse autour du groupe*).

QUELQUES VOIX. — Quelle impudence ! Vous vous croyez au Zoo? Vous estimez peut-être que la maison a l'air d'une cage?

UN NÈGRE. — Nous avons besoin de manger comme tout le monde.

LE MONSIEUR. — Pas parmi les gens, chiens !

UN AUTRE MONSIEUR. — Manger! Vous êtes ici pour jouer, et non pour manger, entendez-vous.

UN TROISIÈME. — Nous vous faisons l'honneur de vous écouter et la grâce d'apprécier votre musique. Ayez, par contre, la bonté de vous conduire poliment ou vous serez lynchés. Compris?

LE PREMIER. — Grimpez à vos places.

LE DEUXIÈME. — Eh bien? Qu'est-ce que vous attendez ?

(*Les nègres ne semblent pas disposés à obéir*).

UN MAGNIFIQUE GENTLEMAN (*de noble allure*). — C'est de la résistance passive, messieurs, ou je ne m'y connais pas.

LE PREMIER. — Allez-vous vous décider, oui ou non ?

LE GENTLEMAN. — Go on! Montez sur l'estrade !

UN NÈGRE. — Nous avons faim. Il nous faut manger pour pouvoir jouer.

LE PREMIER. — Faim ! (*Au public*). Vous l'entendez, n'est-ce pas ?

UN NÈGRE GIGANTESQUE (*Il s'avance, le regard menaçant*). — Oui, faim! Nous avons besoin de manger. Et nous en avons le droit.

LE PREMIER. — Le droit. Est-ce que tu as des droits toi ? Tu devrais crever de honte.

LE NÈGRE. — Oui, j'ai des droits...

LE PREMIER. — Comment ? C'est à un blanc que tu oses parler comme tu le fais ? Voyou. (*Il le frappe brusquement, en plein visage*).

(*Le nègre se ramasse sur le sol et tremble comme un animal; puis il fait un bond en avant, rapide, et,*

d'un seul coup de poing renverse son adversaire sur le plancher. Tumulte indescriptible. Tout le monde se précipite, une violente excitation s'empare de la salle)

DES VOIX. — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il a fait? — Il a frappé un blanc — c'est monstrueux!...

(*Les blancs exaspérés, l'injure à la bouche, s'avancent en masse compacte vers les musiciens: Le groupe des nègres se resserre; avec leurs yeux piqués de sang et le rictus qui découvre leurs dents blanches, ils ont l'air de bêtes étranges, égarées dans la jungle des hommes. Brusquement, un coup de revolver éclate*).

QUELQU'UN. — Quoi! Vous tirez ?

DES VOIX MÊLÉES. — Qui a tiré? Qui a tiré?

UN NÈGRE (*Il surgit tout sanglant du groupe et se jette sur les blancs*). — C'est vous qui avez tiré, salauds (*Il frappe autour de lui comme un enragé. Les autres nègres font mine de le suivre mais reculent devant la menace des revolvers. Les balles commencent à crépiter et les noirs — quelques -uns sont atteints — se blotissent derrière les tables*).

UN MONSIEUR BLOND (*d'aspect sympathique*). — Voulez-vous jouer, à la fin? (*Il décharge son revolver dans la direction de leur retraite.*)

UN AUTRE. — Voulez-vous vous soumettre ?

LES NÈGRES (*hurlant*). — Non! Non!

UN BLANC. — Ils nous tiennent tête.

UN AUTRE. — A nous!

UN TROISIÈME. — Ils se révoltent, tout simplement.

LE MONSIEUR BLOND. — Encore une fois, voulez-vous jouer ?

LES NÈGRES. — Non!

UN BLANC. — Ce serait bien le diable si... Aidez-moi à faire lever cette vermine.

(*La chasse commence de table en table — des balles claquent*).

QUELQU'UN (*voix plus conciliante*). — Allons! Du calme... Nous avons, après tout, un autre orchestre. Ecoutez-moi... Il y a un autre...

LE MONSIEUR BLOND. — Assez! Nous n'avons pas le temps d'écouter les sermons d'un salopard. Ce sont eux qui doivent jouer. Montez, gorilles.

UN AUTRE. — Montez ! — Ils s'esquivent comme des rats! Sales voyous! Pleutres!

UN TROISIÈME. — Sortez donc, sortez! Vous n'osez pas vous battre, hein?

(*On parvient à déloger les noirs qui se débandent — poursuite. Le tumulte s'accroît, l'agitation est à son comble. Des femmes, debout sur leurs chaises, hurlent: « Tirez dessus! Tirez. » — d'autres se contentent de pousser des cris stridents*).

UN BLANC. — Non, je vous en prie... Nous sommes des civilisés...

UN AUTRE. — Toi, si tu dis encore une fois ce mot là, je te brûle la gueule! Des civilisés? Tu vas voir... (*Il franchit d'un seul bond une table et se jette de nouveau dans la mêlée*).

(*Les nègres s'arment de tous les objets qui leur tombent sous la main et les lancent à toute volée, à travers la salle. Le colosse noir se démène comme un fou, écrase tout sur son passage, distribue, à droite et à gauche, coups de pieds et coups de poings jusqu'au moment où une balle bien dirigée l'arrête net: il porte les mains à sa poitrine et crie : « Démons. », puis s'écroule*).

UN BLANC. — Ça va, tu as ton compte !

(*Les autres nègres rassemblent leurs forces dispersées et luttent avec une rage aveugle, les yeux luisants de haine. Ils poussent d'étranges cris de guerre, sinistres, pareils à ceux qu'on doit entendre dans la jungle. Mais les blancs ne se laissent pas impressionner et usent largement de leurs armes; on entend toujours le crépitement des revolvers, tout se confond dans une lutte furieuse*).

DES VOIX. — C'est une révolte ouverte! Ils en veulent à notre race! Tenez ferme !

UN BLANC (*en uniforme, se penche vers un nègre à demi mort, allongé sur le plancher, et essaie de dégager sa jambe que l'autre tient entre ses mâchoires*). — Tu mords, salaud! (*Il tourne le canon de son revolver vers le plancher et tire*).

(*Les deux jeunes assassins assis à l'avant-scène ne se mêlent pas à la bagarre: Ils en suivent seulement les péripéties, d'un œil amusé; ils ont fait leur part d'ouvrage*).

LE PREMIER. — Eh bien, voilà qui varie le programme de l'établissement!

LE SECOND (*secouant la cendre de sa cigarette*). — Cela met toujours un peu d'animation, ce n'est pas désagréable.

(*Deux blancs couverts de sueur se rencontrent dans la mêlée*).

LE PREMIER DES DEUX. — Nous tenons bon tout de même, hein?

L'AUTRE. — Tu parles!

(*Les nègres sont refoulés, peu à peu, vers l'une des extrémités de la salle*).

UN BLANC. — Poussez-les dans le coin!

UN AUTRE. — Encerclez-les!

UN TROISIÈME. — C'est cela, encerclez-les!

(*La manœuvre réussit: les noirs sont contraints de céder à la force*).

CRIS DE TRIOMPHE. — Ils sont bloqués !

LE MONSIEUR BLOND. — Vous devriez comprendre que vous ne pouvez pas nous tenir tête.

UN AUTRE. — Allez-vous vous rendre à présent, bêtes brutes ?

UN TROISIÈME. — Rendez-vous! A discrétion!

(*Les nègres lèvent les mains*).

LE MONSIEUR BLOND. — Bon! Parfait!

UN AUTRE. — Ça y est, ils capitulent!

(*Les blancs soufflent un instant*).

UN BLANC. — Le grabuge ne vous a pas réussi, hein?

UN AUTRE. — Et je vous promets que vous ne recommencerez pas deux fois!

UN TROISIÈME. — Ça mon vieux, tu peux en être sûr.

LE MONSIEUR BLOND. — Maintenant, montez sur l'estrade!

(*Les noirs sont poussés vers l'estrade et contraints de prendre leurs instruments; le monsieur blond s'installe à califourchon sur une chaise et les tient sous la menace de son revolver*).

Et si l'un de vous s'avise de ne pas jouer, je lui brûle la cervelle. C'est clair ?

(*Ivres de fureur, lugubres, le visage et les mains en sang, les nègres commencent à jouer. C'est une musi-*

que folle, obsédante comme les hurlements nocturnes de la brousse ou le roulement du tam-tam de mort rassemblant les tribus après la chute du soleil. Debout sur le bord de l'estrade, un nègre immense — hagard, les dents serrées — bat furieusement du tambour; le sang coule d'une plaie qu'il porte à la tête et sa chemise en lambeaux est écarlate; l'orchestre entier suit la cadence frénétique qu'il marque sur la caisse, de ses poings énormes et meurtris. On n'entend plus qu'une sorte de hurlement inarticulé. Les blancs dansent, bondissent, se démènent au rythme de cette cacophonie. « Bravo! Bravo! Encore! Plus vite! Bravo! » On danse d'un bout à l'autre de la salle: on dirait d'une chaudière de sabbat bouillonnante de remous; le globe du plafond éclaire ce brassage de reflets multicolores. Les femmes, rayonnantes de beauté et de désir, jettent d'ardents regards sur le nègre ensanglanté et poussent leurs cuisses entre celles des hommes qui se collent à elles, ventre à ventre, excités par leurs regards et la tiédeur du revolver enfoui dans leur poche, contre les reins, comme un membre supplémentaire).

UN MONSIEUR (*écarlate, le col à demi arraché dans la lutte, saute sur une table, près du bourreau et brandit son browning. Il essaie en vain de se faire entendre, l'orchestre nègre hurle de plus belle*). — Silence, vous autres!

(*L'orchestre se tait; les couples s'arrêtent, mais ce n'est pas encore le silence. On entend l'orateur crier:*)

La victoire est à nous, camarades... Inutile de nous tenir tête!... Ordre... Discipline.. Voilà les signes sous lesquels nous vaincrons... Les fondements de notre empire sur le monde! (*Il s'agenouille et agite les bras; tous se rassemblent autour de lui pour l'écouter*).

En ce jour glorieux où nous avons défendu la supériorité de notre race, nous avons la joie de voir, parmi nous, le représentant de notre idéal le plus sacré. Le Bourreau est ici, dans cette salle! Et nous en sommes fiers parce que cette présence nous révèle, si nous l'ignorions encore, que nous vivons à une grande époque, que le temps est passé, où régnaient en maîtresses la lâcheté et l'infamie, et qu'une aube nouvelle est en train de naitre dans l'histoire du monde. Puisse son image puissante nous remplir de courage et d'orgueil! Fions-nous à cet emblème, le seul qui nous

conduira sur le chemin de la victoire ! Nous te saluons, bourreau, notre guide, et avec toi les saints attributs de ce que nous avons de plus cher dans l'existence: notre espérance dans un renouveau de l'humanité. Le sang est la couleur de l'homme! Nous savons que nous sommes dignes de toi, nous savons que tu peux croire en nous, quand nous crions vers toi, tous d'une seule voix: Salut !

(*Il saute de la table et s'avance, de plus en plus congestionné, vers le bourreau qu'on acclame. Ce dernier le regarde et ne répond rien; il ne fait même pas un geste. L'autre semble un peu décontenancé par cette attitude, et ne sachant trop comment poursuivre, crie de nouveau:* Salut ! *en levant le bras. Le bourreau, silencieux, les dévisage tous*).

QUELQU'UN (*hésitant*). — Voyons... Tu n'es donc pas le bourreau?

LE BOURREAU (*Il se dresse lentement et domine les assistants de sa masse écarlate : un murmure d'extase parcourt la foule*). — Je suis le bourreau.

(*Tous les regards se tournent vers lui et il se fait un tel silence qu'on peut entendre le halètement des souffles*).

Depuis l'aube des temps, je remplis ma mission et l'heure n'est pas venue encore de mon repos. Je n'ai rien terminé. Des millénaires succèdent aux millénaires, des peuples voient le jour, des peuples retournent à l'ombre et je subsiste seul, éclaboussé de sang, pour regarder s'évanouir leurs traces. Je suis le seul qui n'ait jamais vieilli.

Pas contre pas, étape après étape, j'ai suivi les hommes dans leur marche, et il n'est pas un seul de leurs chemins, fut-ce la piste la plus secrète, où je n'aie fait jaillir un brasier ou trempé la poussière de sang. J'étais avec vous au premier jour et je ne vous quitterai pas avant que votre heure soit venue.

J'ai effacé des peuples du visage de la terre; j'ai ravagé et détruit des nations; j'ai accompli tous vos désirs. J'ai exterminé, une à une, les générations entières et attendu, ployé sur mon épée, l'impatient appel des générations nouvelles; j'ai fouetté des océans d'hommes jusqu'à les réduire en flots de sang, et fait taire à jamais leur inquiétude; j'ai dressé le bûcher

de l'apôtre et celui du prophète; j'ai plongé la vie dans les ténèbres. Tout cela, je l'ai fait pour vous — on m'appelle encore et je viens. Je me penche à nouveau sur le monde : la terre palpite de fièvre et l'air est meurtri de cris d'oiseaux; le temps du rut est venu, l'heure du bourreau est proche.

(*Silence*).

Quand je m'arrête, le soir venu, à l'angle de ma fenêtre et que je vois s'étendre au dehors, sous l'étrange paix du ciel, les campagnes immobiles — alors, c'est comme si mon destin m'étouffait. Je tomberais si elle n'était pas auprès de moi. (*Il se tourne vers la femme à l'auréole, toujours assise à ses pieds, comme une mendiante, et rencontre son regard*).

Je me détourne parce que c'est trop de souffrance. Mais elle, sans un geste, continue à regarder les champs jusqu'à l'arrivée du crépuscule. Prisonnière, comme moi, dans notre maison de servitude, elle peut voir pourtant la douceur de la terre — et vivre.

Plus tard, quand la nuit est tombée, elle passe sa main sur mon front et me dit qu'on n'y voit plus la marque. Elle ne ressemble à aucune autre: elle peut m'aimer! J'ai demandé partout qui elle était, personne n'a pu me répondre, personne n'a pu me dire non plus pourquoi un tel amour peut exister dans le monde

(*Plus violent*)

Et ma torture en devient pire ! Ma maison est la maison du sang! Je ne veux pas qu'elle soit autre chose! Je ne veux pas de cette angoisse ajoutée à mon angoisse ! Quand elle s'est endormie dans mes bras, je me lève, j'étend sur elle la couverture et je m'apprête, si doucement qu'elle ne s'éveille pas; puis je m'en vais dans la nuit pour reprendre ma tâche. Il vaut mieux qu'elle dorme et que je sois seul avec cette honte; seul avec le poids de ma douleur. Je sais cependant qu'elle m'attendra à mon retour et qu'elle viendra au-devant de moi, quand je reviendrai brisé de fatigue et à nouveau souillé de sang.

(*Avec colère*)

Pourquoi dois-je tout supporter ? Pourquoi tout retombe-t-il sur moi, toute l'agonie et tout le tourment de vos fautes ? Pourquoi le sang que vous avez

versé doit-il crier en moi et ne pas me laisser une heure de repos ? Est-il donc vrai qu'il me faudra continuer à suivre votre route longtemps après que la terre vous aura reçus dans son sommeil? Qui creusera pour moi une fosse assez profonde où je pourrai, moi aussi, dormir ? Qui allègera ma nuque de ce faix de malédictions? Qui peut me donner le répit de la mort? Personne. Parce que personne ne souffrira jamais ce que je souffre.

(*Silence*).

Je me souviens pourtant que j'ai veillé, un soir, avec un homme qui se disait votre sauveur; un homme qui voulait vous racheter par la souffrance et par la mort. Il voulait aussi délivrer mes épaules de leur fardeau. Je ne comprenais pas le sens de ses paroles parce qu'il me paraissait débile et faible comme un enfant. Il s'appelait Messie; il avait prêché la paix sur la terre et c'est pour cela qu'on l'avait condamné à mourir.

(*L'obscurité commence à envahir la scène*)

Tout enfant, il avait compris déjà qu'il devait souffrir et mourir pour les hommes...

Un tableau s'éclaire à l'avant-scène. Le bourreau et le Christ sont assis côte à côte, dans un cachot. Le Christ est un peu en arrière, on ne distingue que son vêtement blanc.

LE BOURREAU. — ... Il parlait beaucoup de son enfance — comme tous les condamnés — et d'un pays qu'il appelait la Galilée... un pays merveilleux, mais tous disent la même chose.

LE CHRIST (*Voix lointaine*). — La montagne est couverte de lys au printemps et j'allais chaque jour regarder la montagne — tant de lys qu'on ne voyait pas la terre. C'est au milieu d'eux, un jour, en regardant la transparence des prés que j'ai compris... j'ai compris que j'étais le fils de Dieu. Ce jour, je me le rappelle encore comme un jour proche: je me sentais ravi d'extase comme si... comme... non, je ne puis plus rien dire, maintenant, de cette joie. Je sais seulement que j'ai dû m'agenouiller: tout était calme, autour de moi, si calme... que j'ai compris alors le message que je devais apporter aux hommes: Paix sur la terre.

LE BOURREAU. — La paix ?

LE CHRIST. — Oui. (*Un temps*) Rien que la paix sur la terre.

LE BOURREAU. — Je ne comprends pas pourquoi cela t'oblige à mourir...

LE CHRIST. — Je ne le comprends pas non plus. Peut-être... mais non, c'est la parole et le secret de mon Père.

LE BOURREAU. — Oui.

LE CHRIST. — Mon Père sait beaucoup d'autres choses que je ne peux pas connaître. Pas encore. Et c'est pourquoi ma tâche est si difficile. (*Un temps*) Je voudrais les revoir, je voudrais tant...

LE BOURREAU. — Qui voudrais-tu revoir ?

LE CHRIST (*Après un silence*). — Quand je me tenais debout, au milieu d'eux, il me semblait que je comprenais si bien ! Je voudrais encore être là-bas. (*Le bourreau se tait*) Il y a tant de gens ici, à Jérusalem — et personne que je connaisse. Tous ceux que je connaissais m'ont abandonné. (*Après un temps*). Je voudrais retrouver tout cela... (*Le ton de sa voix traduit son angoisse, son souffle devient plus saccadé*). Quelle heure est-il ?

LE BOURREAU. — Bientôt la troisième heure.

LE CHRIST. — Quand crois-tu?... Cela est peut-être pour bientôt, maintenant ? (*Le bourreau se détourne, sans répondre. Le Christ se jette à genoux et prie de plus en plus instamment — on entend quelques mots*) Mon âme est triste jusqu'à la mort. Mon Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe! (*Il demeure un instant prosterné contre le sol*).

LE BOURREAU (*Il s'avance vers lui, lui met doucement la main sur l'épaule et dit à voix basse*). — Je crois maintenant qu'il faut partir. (*Le Christ se lève, affermi par sa prière, le bourreau se jette à genoux et l'entoure de ses bras*). Pardonne-moi!

LE CHRIST (*Il étend sa main droite sur le front du bourreau.*) — Je te pardonne, mon frère. (*Ils s'éloignent ensemble. Obscurité sur toute la scène — peu à peu, la lumière revient sur la table devant laquelle se tient le bourreau*).

LE BOURREAU. — Je ne sais pourquoi il m'a appelé de ce nom mais j'ai souffert moi-même, à partir de cet instant, comme si je devais sacrifier mon frère.

Jamais la tâche ne m'a paru si lourde. Jamais, non plus, je ne pourrai oublier le regard qu'il avait en me disant cela, jamais... malgré tous les cris que je porte en moi et tout le sang répandu sur le monde et toutes les iniquités que vous avez oubliées. Oh! Pourquoi me faites-vous souffrir ainsi ? Pourquoi me laissez-vous succomber sous cette charge? Pourquoi faut-il que je sois éclaboussé de tant de souillures?

Ce n'était pas tout encore : j'ai dû le fouetter, dans la cour de la prison, comme s'il ne pouvait mourir sans ce surcroit de honte. J'étais si las, après ce supplice, que c'est à peine si j'ai pu dresser la croix; je l'ai dressée pourtant et ils ont ri; ils ont ri encore et hurlé de triomphe quand ils l'ont vu crucifié, si fort que moi, le bourreau, j'en ai frémi de honte. Ils se moquaient entre eux, ils insultaient et accablaient d'opprobres ce malheureux qui s'était cru leur Messie et leur Christ. Tous les noms qu'il s'était donnés, ils les lui ont jetés à la face comme des pierres, ils ont craché sur son corps et ri de leur blasphème, comme ils avaient ri de sa douleur. Lui, gardait les yeux clos, pour ne pas voir les hommes à cet instant où il les rachetait; peut-être essayait-il de penser, malgré cette amertume, qu'il était leur roi et le Fils de Dieu. Une couronne d'épines qu'ils lui avaient tressée, pendait sur un côté de son visage, comme un ornement dérisoire. Je me suis détourné de dégoût.

Mais avant qu'il rendit l'esprit, il y eut des ténèbres sur toute la terre et je l'entendis crier d'une voix forte : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » — Alors j'ai dû faire tous mes efforts pour ne pas fuir.

(*L'obscurité envahit la scène*)

Mais, grâce à Dieu, la mort n'a pas tardé à venir. Nous l'avons descendu de la croix, en hâte, parce que le sabbat allait commencer et qu'on ne pouvait laisser le corps exposé, un pareil jour.

(*On commence à voir se dessiner vers le fond, une croix vide, dressée contre le ciel et dont on n'aperçoit distinctement que la partie supérieure*).

Quand tout a été consommé et qu'il m'ont laissé seul pour obéir à leur loi, je me suis laissé tomber là où j'étais, sur mon lit ordinaire de corps et d'im-

mondices, et je suis resté ainsi jusqu'au cœur de la nuit, sous les étoiles.

(*La lumière qui éclairait la colline est descendue sur le bourreau: on le voit assis devant la croix, pensif — un temps — puis il lève les bras vers le ciel:*)

Ecoute-moi, mon Dieu! J'ai maintenant assez fait ce métier! Cette épreuve est au-dessus de mes forces! Je ne peux pas vivre davantage dans le sang, l'horreur et tout ce mal que tu laisses s'accomplir. A quoi bon tout cela, mon Dieu! Peux-tu au moins me le dire ? J'ai servi fidèlement, j'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire, je n'en puis plus ! M'entends-tu, mon Dieu ?

(*Silence — il se lève et hurle*).

Aujourd'hui j'ai sacrifié ton Fils!

(*Silence. — Il se rassied lentement et cache sa tête dans ses mains*).

Non! Non, ce n'est pas possible! Celui-là ne pouvait pas être ton fils. C'était un homme — un homme qu'ils ont traité comme ils traitent les autres — et comme les autres, il a trouvé son sommeil. Et je reste, moi, maudit, avec l'éternité de mon calvaire. Personne ne m'aidera. Un rédempteur? Non, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de rédempteur. Personne. Comment celui-ci pouvait-il songer à racheter les hommes ? Quand je lui ai percé le côté, avant de le détacher de sa croix, il était déjà mort — avant le temps. Que pouvait faire ce malheureux ? (*Plus violent*) Comment pourrait-il vous aider, vous autres ? Et me tirer ce feu de la poitrine? Lui, un Christ pour les hommes ? Non! Je comprends enfin pourquoi il faut que ce soit moi qui vous sauve! Je comprends pourquoi vous m'appelez.

(*Il se dresse, s'appuie contre le montant de la croix et menace la foule du poing*).

Parce que je suis votre Christ! Parce que j'ai sur le front cette marque! Parce que je porte avec moi votre vrai message : guerre partout et gloire aux hommes de mauvaise volonté. (*Un temps*) Votre Dieu ne répondra pas! Il est devenu de pierre, il est mort. Il y a des siècles qu'il est mort! Mais moi, votre Christ, je vis! Je suis la pensée de sa pensée, et la chair de sa chair, je suis le fils qu'il a engendré avec vous, au

temps de sa toute puissance, quand il savait encore ce qu'il voulait faire du monde. Je suis le premier et le dernier vivant — pour que vous puissiez vivre! Je vais droit devant moi, au milieu de vous, chaque jour je vous rachète dans le sang et vous ne me crucifiez pas ! (*Changeant de ton*):

Je voudrais toucher à la fin ! J'ai hâte d'être cloué sur ma croix, comme cet abandonné qui m'appelait son frère et de rendre, comme lui mon esprit à la nuit de toutes les miséricordes. Mais je sais que ce jour ne viendra pas pour moi. Il me faudra continuer ma tâche jusqu'à la fin de toute chair, aussi longtemps que vous existerez et ma croix ne sera jamais dressée.

(*L'ombre s'étend sur le Golgotha*)

Ma croix ne sera jamais dressée !

(*Silence. La clarté de la lune descend sur le bourreau*).

Plus tard, quand vous ne serez plus, je sortirai dans les ténèbres éternelles et je laisserai derrière moi, sur la terre vide, ma hache en souvenir de ceux qui y vivaient.

(*Un peu de lumière revient sur la foule mais c'est à peine si l'on distingue quelques silhouettes. Le bourreau, debout, promène autour de lui un regard dur, repousse la table et fait quelques pas — il se retourne et aperçoit la femme à l'auréole, toujours assise à la même place. Elle se lève*).

La Femme (*Elle a une voix calme. Son visage rayonne d'une joie douloureuse et secrète*). — Tu sais que je t'attends... que je t'attendrai toujours quand tu reviendras souillé de sang et brisé de fatigue; que tu pourras encore appuyer ta tête sur ma poitrine. Va ! Je baiserai, après, ton front brûlant et j'essuierai le sang qui coulera sur ta main. Tu sais que je t'attends.

(*Le bourreau la regarde avec un sourire doux et triste. On entend au dehors, très amortis, quelques roulements de tambour: il écoute un instant, puis porte la main à sa ceinture et sort dans l'aube grise*).

Par Lagerkvist.

(Traduit et adapté en français par Anna Lisa et Barthélemy Taladoire)

La Femme sans Maître

La voiture automotrice arrivait à Eugenio Lefèvre, petite gare perdue dans la montagne, sur la ligne de Pindamonhangaba à Campos do Jordao, la Suisse de l'Etat de Sao Paulo. Je sautai sur le quai. Une négresse silencieuse servait du café dans la buvette. Des voyageurs se pressaient autour du comptoir.

— Vivement, un café!

— S'il vous plaît...

— Qu'est-ce que c'est que ce gâteau ?

Il était près de deux heures de l'après-midi d'une journée âpre et désagréable. Je relevai jusqu'aux oreilles le collet de mon manteau. Nous étions à plus de mille mètres d'altitude et il faisait un froid intense.

D'Eugenio Lefèvre (1) on va, à cheval ou en voiture vers d'autres petites villes situées dans cette région, au climat excellent, désignée pour les cures d'altitude.

La remise en route du moteur provoqua la course des voyageurs à destination de Campos do Jordao. La négresse taciturne ramassa les sous qu'on lui avait jetés, la voiture partait.

Je restais seul. J'étais l'unique voyageur allant à São Bento do Sapucahy. J'avais la perspective de quatre longues lieues de montagne, par des chemins dont je savais par ouï dire, qu'ils étaient détestables, dégringolant les pentes pour en escalader d'autres ensuite, et cela sur tout le trajet.

La voiture disparut à un tournant de la ligne, éveillant la forêt de son tintamarre.

J'étais tremblant dans la gare assaillie par le vent glacé. Du toit pendait un lampion à pétrole assujetti

(1) La gare, une simple halte au milieu de la montée de la *serra* vers Campos do Jordão (le Davos Platz brésilien), porte le nom de l'ingénieur, d'origine française, qui a construit la voie ferrée. Desservie par automotrices jusqu'à 1925, la ligne a été électrifié à cette année-là. N. du T.)

par de gros fils de fer pour résister à la violence des rafales.

— Bigre! Il fait beaucoup de vent ici.

— Beaucoup !

Le chef de gare se frottait les mains pour se ré-chauffer. C'était un petit homme sec; une mince moustache noire soulignait la ligne épaisse d'une lèvre insolente.

— Dites-moi donc; comment vais-je faire pour aller à São Bento ? Naturellement, on trouve des chevaux à louer, ici.

Il éclata de rire.

— C'est la première fois que vous allez à Sao Bento?

— Oui, la première.

— Ça se voit. Vous êtes voyageur de commerce ?

— Je suis délégué de police. (1)

— Hum ! Le nouveau délégué?

— Oui, Monsieur.

— Hum !

Je regardai l'agent comme pour lui demander l'explication de ce « hum ». Mais, concluant une réflexion intime, il ajouta :

— Les délégués ne moisissent pas là-bas, hein, docteur ?

— Je n'en sais rien, je ne connais pas le municipe.

— Ah! vous permettez ?

Il me tourna les talons toujours en se frottant les mains, comme un homme satisfait de ses affaires.

— Attendez un peu. Et alors ?

— Quoi ?

— De quel côté est São Bento ? Où puis-je me procurer un cheval ?

— Ouais; ici, il n'y a rien à faire. Vous auriez dû demander un moyen de transport par télégramme.

— Pouvais-je le deviner !

— C'est justement parce que vous n'avez pas deviné que vous êtes embêté.

— Embêtement passager et sans importance. Il y a certainement un moyen. En tous les cas, je ne vais sûrement pas rester dans la gare à attendre un aéro-

(1) Le délégué de police (en général un licencié en droit) exerce des fonctions qui tiennent à la fois de celles du commissaire de police et du juge d'instruction en France (N. du T.).

plane. Dites-moi simplement où je pourrai louer un cheval.

— A Santo Antonio do Pinhal, peut-être.

— Et où est ce patelin ?

— A trois kilomètres d'ici, par là.

— Y a-t-il une ligne de téléphone ?

— Je comprends!

— Eh bien, alors ? Vous voyez bien que ce n'est pas si difficile. Il n'y a qu'à demander ce qu'il faut par téléphone.

— Quoi ! Ça ne s'arrange pas comme ça. Hum !

C'était la seconde fois que ce « hum » me faisait tiquer.

— Sacrebleu! Pour vous, tout est difficile! Enfin, où est-il, ce téléphone ?

Le chef de gare ne goûta guère mon « sacrebleu », de même que je n'avais guère goûté son « hum ». Nous étions quittes.

Pendant que nous nous dirigions vers la cabine téléphonique, une idée lui passa par la tête; il tourna sur ses talons en s'écriant:

— J'ai trouvé! C'est vrai, il y a l'Allemand ! Oui, il y a l'Allemand!

— Quel Allemand ?

Je sentis instinctivement que cet Allemand allait résoudre la question. Un Allemand ne pouvait manquer de trouver une solution.

— Il habite à mi-chemin de Santo Antonio. Peut-être pourrait-il vous conduire. Il a une charrette.

— Vous voyez ? Je vous le disais bien !

Evidemment; cela ne pouvait pas être si difficile. Je connaissais le système du pays: c'est impossible, c'est très difficile, et, finalement, non seulement c'est possible, mais encore c'est facile.

— L'Allemand a aussi le téléphone; je vais lui parler.

Très bien. Tout s'arrangeait le mieux du monde. Le chef de gare vira de nouveau sur ses talons. Un instant après, il s'époumonait devant l'appareil:

— C'est Max ? Ecoute, Max. Le nouveau délégué de Sâo Bento voudrait être mené là-bas... Oui, Sâo Bento... Pas aujourd'hui?... Hein ?... Hein ?... Parle plus fort. Oui... oui... Bon, merci.

Il raccrocha le récepteur. — Vous voyez. Je vous disais bien que ce serait difficile. Demain seulement.

— Bah! C'est déjà une solution.

— Vous n'avez qu'à aller jusque chez lui et y passer la nuit.

— Encore une halte ? Je me suis déjà arrêté à Pindamonhangaba, il faut que je m'arrête de nouveau ici. Bon! Et comment fait-on pour aller chez ce Max ?

— Ça... à pied, il n'y a pas d'autre moyen. Mais c'est tout près; quinze cents mètres à peine.

Je poussai un soupir; il me fallait partir à pied, loger chez l'Allemand et ne rejoindre mon poste que le lendemain.... Enfin j'arriverais encore à temps puisque les élections n'avaient lieu que dans trois jours. Je devrais être à mon poste à cette date. Le gouvernement tenait absolument à ce que je maintienne l'ordre et la liberté électorales. Tout cela par amour pour cette carrière où je débutais chichement par São Bento moi, le brillant licencié Victorino Gloria, reçu avec félicitations à mes examens et chargé de faire le discours de réception des élèves!

— Bien, mon ami. Maintenant, montrez-moi le chemin de la maison de l'Allemand.

Nous sortîmes sur le quai. De nouveau, le vent nous cingla la figure. Le ciel était gris sale, menaçant la pluie, ces pluies diluviennes d'été. Nous étions en Novembre, saison des eaux.

— Une fois passée cette barrière, vous continuez, vous continuez toujours à droite. D'ici à un kilomètre et demi, vous êtes chez l'Allemand.

— Il n'y a pas de danger que je me trompe ?

— On voit bien que vous n'avez pas l'habitude... Sûrement l'Allemand vous attend.

— Il eut un sourire ironique, puis :

— Allez-y; pas moyen de vous tromper.

— Dites donc, serait-il possible d'avoir un porteur pour ma valise ?

— Ça, alors, c'est une autre histoire. Je ne le crois pas. A moins que vous n'ayez la veine de rencontrer quelqu'un sur la route.

— Bien, au revoir. Merci infiniment.

— Pas de quoi.

Plié en deux sous le poids de mon énorme valise bourrée à craquer, je pris la direction de la barrière Un appel me fit retourner la tête.

— Dites donc... — il riait de nouveau — vous savez,

c'est une population terrible. Il n'y a pas un délégué qui puisse rester longtemps à São Bento...

Imbécile ! Je ne lui demandais rien. A sa façon de rire, on comprenait qu'il avait l'habitude de voir les délégués du municipe se succéder sur ce quai tous les mois, dans cette incessante contredanse, l'un en route vers son poste lointain, l'autre en revenant. Un instant j'éprouvai le désir vindicatif de rester cinq ans à São Bento, rien que pour désappointer l'ironie perpétuelle de ce chef de gare planté dans la montagne et qui portait malheur aux pauvres fonctionnaires ainsi qu'un agressif complément au vent âpre.

J'avais passé la barrière. C'était ça la route de Santo Antonio do Pinhal, ce ruban rougeâtre, boueux, truffé de fondrières qui me martyrisaient les jambes? Si je dégringolais, ce serait du joli! Je donnerais du nez dans le bourbier et mon complet clair serait fichu.

La brume enveloppait les cimes. Une profonde gorge se creusait entre deux collines; en bas brillait un torrent. Le beau paysage; mais que ma valise était lourde!

... La maison de l'Allemand m'apparut entourée d'un jardinet rustique. A la porte, en manches de chemise, les mains à la ceinture, coiffé d'un vieux chapeau, botté de cuir, Max me saluait :

— Ponchour, Monsieur !

Un petit Allemand aux cheveux couleur de paille de maïs s'empara de ma valise et la traîna vers l'intérieur.

— Alors, fous allez à São Pento ?

— Oui.

— Nous ferons le foyage ensemple temain.

— Il n'y a pas moyen de partir aujourd'hui ?

— Auchourt'hui il fa pleufoir.

Du doigt, il me montra les nuages noirs amoncelés dans un ciel d'étoupe sale.

La ferme était située dans un creux. Autour, de hautes montagnes barraient la vue. Des bestiaux immobiles parsemaient les pentes vertes. Sur une crète, un pin dressait son tronc vertical couronné d'une touffe ronde. Plus près, quelque chose remuait: un cheval agitant sa queue, minuscule dans l'éloignement.

— Ponsoir.

La femme de l'Allemand, un marmot sur les bras, s'approchait découvrant ses gencives dans un sourire.

— Est-ce que les terres sont bonnes ici, Monsieur Max ?

— Oh non, rien que te l'élefage seulement; le paturache ça oui, très pon.

Du moins l'élevage de petits allemands était-il opulent. Car, derrière la maison, d'autres toupets couleur de paille commencèrent à m'épier. Et la courbe excessive du ventre de l'Allemande annonçait que la récolte de l'année serait excellente.

Soudain, un coup de tonnerre éclata, formidable. Sursautant au choc, nous considérâmes le ciel, il allait pleuvoir. Nous entrâmes.

L'Allemande vint me servir un verre de lait. Couché sur un hamac malpropre, je me mis à déguster lentement la crème onctueuse.

— Ce lait est admirable!

— Sblendide !

La fermière me quitta. Je restai tout seul à me reposer sur le hamac. Quelle impression d'abandon émanait de cette maison! Et quel air de ruine avaient ses parois fendues dont la chaux s'écaillait !

Pendus aux murs, des portraits de généraux prussiens, aux cranes étincelants passés au papier de verre, conféraient une teinte de Kulture à cette salle d'ancienne *fazenda*. Des cartes postales, fixées par des punaises, reproduisaient des scènes de bataille, des massacres de Français suppliants.

Je ruminais des réflexions mélancoliques de magistrat perdu dans un coin de montagne et en chemin vers un poste de la classe la plus modeste, lorsqu'apparut mon consolateur.

Il s'approcha de moi voluptueux et subtil. Il frôla mon pantalon de son dos frileux. Puis me tendit sa tête vive, inquiète, où les poils de la moustache hérissée ressemblaient à des épingles plantées sur le velours noir de son museau. C'était la première manifestation de tendresse nationale que je recevais dans cette maison où tout m'était étranger et portait la marque d'une race que je ne connaissais pas. Ah ! quelle sensation exquise d'avoir près de soi un compatriote, dans un pays lointain !

— Prends... Prends... petit consul du Brésil dans ce coin d'Allemagne. Prends...

Il devait être heureux d'entendre parler portugais.

Plongeant son museau avide dans le verre que je lui offrais, il tendit vers le fond sa langue rose,, poignardant le lait à coups rapides.

Je pris le consul dans mes bras et je me mis à le caresser au va et vient du hamac grinçant. De blanches gouttes de lait perlaient aux pointes de sa moustache.

Soudain, de nouveau, le craquement du tonnerre. Une rafale de pluie envahit la chambre par les fenêtres, inondant le plancher vermoulu.

L'averse dégringolait violemment. Dans le petit jardin rustique, les roses s'effeuillaient.

A la porte qui communiquait avec l'intérieur de la maison, apparurent alors, en série, un doigt planté dans la bouche, quatre tout petits prussiens qui me regardaient.

Je cherchai dans ma cervelle quelque chose en allemand pour entrer en relations de sympathie avec eux. Je fis un effort. Soudain, lumineux, un mot surgit magiquement dans ma mémoire. Et souriant, tandis que je passais toujours la main sur le museau sommeillant du consul brésilien, je m'écriai avec la plus aimable intention du monde, en m'adressant à ces quatre embryonnaires représentants de la Kulture:

— Kartoffel !...

*

* *

La chambre qu'on m'avait donnée était des plus simples: un vieux lit étroit, deux couvertures grossières au pied et une petite table ordinaire avec une cuvette pleine d'eau et une serviette pliée.

Je m'étais suffisamment reposé quand l'Allemand vint frapper à ma porte:

— Tîner.

Il faisait nuit noire.

Je sortis dans le couloir obscur. Dans la salle à manger, un lampion à pétrole au verre enfumé donnait une faible lumière jaunâtre de mauvais augure.

Je souhaitai le bonsoir en entrant; à ma surprise une voix de femme me répondit du bout dela table:

— Bonsoir, docteur.

L'Allemand intervint :

— Le télégué de Sâo Pento... Matemoiselle Isapelle.

Etait-ce une présentation? Dans l'indécise clarté du lampion, je ne pouvais distinguer les traits de cette « Isapelle ». Je vis simplement que quelqu'un inclinait la tête en disant « enchantée ».

Dans la pénombre résonna une petite toux.

Je m'assis. M'habituant peu à peu à cette demi clarté, je distinguai enfin la figure fine et pâle d'Isabelle.

Nous étions trois à table: Isabelle, moi et l'Allemand Nous mastiquions en silence la dure viande d'un bœuf maigre.

Il y eut échange d'amabilités entre Isabelle et moi. Je lui passai les haricots; elle me passa la laitue. A la fin du diner, je la servis de fromage et de compote. Puis, nous allâmes prendre le café dans la salle, au bercement du hamac.

Isabelle faisait une cure de repos dans ce coin de montagne. Elle ne se portait pas bien, avait besoin de prendre l'air... Elle me raconta tout cela avec un tout petit fil de voix. Et aussi qu'un de ses oncles venait la voir tous les quinze jours. Elle avait engraissé de deux kilogs. Mais quel cafard!

Elle savait jouer aux dames. Comme il y avait un damier dans un coin, nous nous disposâmes à faire une partie. L'Allemand, que cela n'amusait guère, nous laissa seuls.

Une intimité sans contrainte s'établit rapidement entre nous. C'était pour moi la seconde manifestation de la patrie, du sentiment national. Isabelle toussait de temps en temps, portant à ses lèvres le bout des doigts. Et comme il faisait froid, nos genoux, en se rencontrant, échangèrent une chaleur consolante, dans une innocente solidarité.

Nous restâmes une longue heure à remuer les pions. L'horloge sonna huit heures. Nous commençâmes à bailler...

Il faisait si froid !

*
* *

Comme je devais m'y attendre, le gouvernement me déplaça quelques mois plus tard. Ma présence à Sâo Bento était antipathique. Il était impossible à un cerveau tel que le mien de ne pas pénétrer les mys-

tères de l'administration municipale. Je devins incompatible avec celle-ci. Un décret m'envoya à Conceição do Monte Alegre, pays dont j'ignorais également la situation.

A Sâo Bento, je laissais dans la désolation plusieurs jeunes filles à qui j'avais donné ma parole de les demander en mariage aux prochaines fêtes de la Semaine Sainte.

Au retour — j'avais prévenu Isabelle de mon passage, — je m'arrêtai chez l'Allemand. Isabelle, plus maigriote qu'auparavant, défaillit presque de joie.

— Tu resteras ici aujourd'hui, me supplia-t-elle.

Je restai. Le consul brésilien (je l'avais appelé Jérôme, ce nom me paraissant convenir parfaitement à un chat si gras et si paresseux) me rendait agréable avec Isabelle, ce coin perdu du pays montagneux. Jérôme était l'affection pure; Isabelle l'affection impure.

— Reste encore un jour avec moi... — me disait Isabelle.

De la sorte, de supplication en supplication — il vaut mieux ne jamais céder tout de suite à une femme — je passai huit jours dans la *fazenda* de Max.

Isabelle... Il ne m'était plus possible de m'attarder davantage. Un soir, j'envoyai porter ma valise à Eugenio Lefèvre et sans prendre congé d'Isabelle, je m'en allai. Jérôme assista indifférent et poli à mon départ. Du reste, toute autre attitude n'eût guère convenu à la tenue correcte d'un consul.

Max me conduisit à la station, en charrette. Je désirai connaître les fameux Campos de Jordao, la grande foire nationale des phtisiques. Je désirais la connaître avant de descendre à Pindamonhangaba.

Le chef de gare eût un rire joyeux quand il me vit.

— J'ai appris votre changement en lisant les journaux.

Je lui répondis avec un sarcasme froid:

— Moi aussi.

Sans se déconcerter, il ajouta triomphant :

— Ne vous avais-je pas dit que vous n'y moisiriez pas ?

— C'est vrai. Quelle grande perte pour Sâo Bento et pour moi.

L'automotrice arrivait de Pindamonhangaba, annon-

cée dans la montagne par le tintamarre de son moteur.

Par une curieuse coïncidence, mon remplaçant descendit du convoi. C'était un homme âgé. Il portait des binocles et avait à la ceinture un revolver dont le canon était si long qu'il dépassait de sa veste. Tout à fait le type du délégué féroce.

Nous échangeâmes quelques salutations mais je m'abstins de lui donner aucun renseignement sur São Bento. Mordu par une vague jalousie imbécile, j'insistai beaucoup auprès de lui pour qu'il fit le trajet immédiatement, même sous la pluie. Il allait dégringoler une formidable averse.

Je lui murmurai à l'oreille que le logement chez un certain Max était détestable. Cependant, Max, s'approchant, mit son nez dans notre conversation et fit à mon collègue les offres les plus séduisantes. Le délégué à binocle hésitait, regardant le ciel où la pluie paraissait suspendue, prête à s'écrouler.

Le train annonça le départ. Nous nous quittâmes. Après tout, la baraque de Max semblait destinée à être la boite à malices des délégués du municipe, dans leur voyage de début.

La voiture démarra, m'emmenant vers Campos de Jordão.

*
* *

Impossible de rien voir. Il pleuvait à torrent à mon arrivée à Villa Abernessia, le village principal des Campos do Jordão.

J'allai me loger dans une pension où, m'avait-on dit, « on ne recevait pas de malades ». Je ne comprenais pas pourquoi dans un climat à l'usage des malades, on n'en acceptait pas dans les pensions. Je pus constater ensuite que c'était là un avis inoffensif; il n'y avait que des malades.

Je ne connaissais pas encore ce genre d'affection. J'eus une certaine appréhension à me retrouver, au moment du dîner, au milieu d'individus les uns gras et rouges, les autres desséchés, aux os saillants. Tout cela était farine du même sac.

Hum! comme eut grogné le chef de gare d'Eugenio Lefèvre, hum ! qu'allais-je faire au milieu de ces

inconnus qui toussaient, dans une pension aux portes vitrées, en regardant tomber la pluie sur un village triste ?

Si au moins il faisait beau !

Au soleil, évidemment, ce pouvait être joli.

Je n'ouvris même pas ma valise. Le lendemain je partais.

Tous ces gens me prirent pour un fou. Pourquoi m'en allais-je ? Ils ne pouvaient pas concevoir que je ne fusse pas malade moi aussi.

*
* *

A Eugenio Lefèvre une surprise m'attendait: Isabelle était sur le quai ,coiffée d'un petit chapeau rouge qui lui dissimulait à demi le visage. Elle monta dans mon compartiment.

— Vous descendez aussi ?

— Oui.

— Vous allez à São Paulo?

— Je n'en sais rien.

— Vous descendez pour quelques jours ?

— Pour toujours.

Elle était de mauvaise humeur. D'ailleurs, le bruit du train dégringolant rapidement la montagne ne nous laissait guère causer. Qu'avait-il pu y avoir dans l'existence de cette pauvre créature.

Une folle envie me tracassait de lui demander si le nouveau délégué s'était lui aussi arrêté chez Max, mais je craignis d'être indiscret. Elle avait probablement joué aux dames avec lui.

Quand nous arrivâmes à Pindamonhangaba, Isabelle accepta de déjeuner avec moi à l'hôtel de la gare. Et son amertume se dissolvant subitement, elle me confia avec un rire nerveux, ironique dans le fond:

— Ce délégué qui est arrivé hier c'est mon mari.

Je laissai tomber ma fourchette de surprise.

— Ce type à binocle? Ce gros? Mon remplaçant ?

— Evidemment ! Celui-là même! Je suis séparée de lui depuis deux ans.

Ce n'était pas possible. Des coïncidences de ce genre ne se rencontrent pas dans la vie. Qu'elle aille raconter cela à d'autres. Elle mentait, inventait une histoire, faisait du roman.

Il y a eu une scène épouvantable quand nous nous sommes rencontrés. Il est parti immédiatement diner à Santo Antonio do Pinhal. Max l'y a conduit.

Au fond je fus soulagé. Alors le nouveau délégué n'avait ni joué aux dames, ni logé chez l'Allemand ?

Isabelle rongeait un pilon de poulet avec l'aisance d'une conscience en repos. Remettant l'os sur son assiette, elle conclut en s'essuyant les doigts à sa serviette:

— Dites donc, vous ne connaitriez pas un endroit au climat sain où je puisse aller passer deux ou trois mois? Campos de Jordão je n'en veux pas: il y a trop de malades.

Je cherchai dans ma mémoire tous les endroits de climat sain dont j'avais entendu parler.

— Cunha, m'écriai-je. C'est une merveille à huit lieues de Guaratingueta; il y a même une route pour automobiles.

Mais, instantanément, je me mordis les doigts; mon collègue de Cunha, un camarade d'études. était un individu terrible; il allait certainement grignoter Isabelle avec le même calme méthodique et sinistre qu'elle avait eu pour ronger son pilon de poulet.

Et, me sentant ridicule, sans savoir que faire de cette femme qui me demandait un conseil géo-climatérique, je ne pus résister (effet du vin ou de la chaleur) à l'envie maladroite de lui dire qu'elle devait tenter de se réconcilier avec son mari. De deux maux, mieux valait le moindre, pauvre petite!

— Vous ne voulez pas ? Réfléchissez, vous pouvez être encore très heureuse avec lui.

Elle me lança un regard de haine.

*
* *

A l'heure du départ du rapide (j'étais allé porter quelques lettres à la boite), je cherchai Isabelle pour m'embarquer avec elle dans le même compartiment. Elle avait disparu.

L'hôtelier m'apprit qu'après être restée quelque temps en conversation avec un commis voyageur portugais, elle était finalement montée dans une automobile avec lui; ils étaient en route pour Taubaté.

— Un nommé Souza, d'une droguerie de Rio.

Je me suis trouvé seul dans le train en marche vers S. Paulo. Etait-ce dépit ou tristesse? Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à cette pauvre poitrinaire, à ce diable de petite femme capricieuse qui changeait si facilement d'idées. Irait-elle à Cunha, ou non ?

— Avec un voyageur de commerce, un portugais, d'une droguerie de Rio... Hum!...

Au fond, cherchait-elle un climat ou un maître ? Parce que le pire de son drame était évidemment ceci: une femme sans maître. Cela ne mène à rien de bon.

— Hum! fis-je tout haut, encore une fois.

Allez, n'y pensons plus. Et je me suis étiré dans mon banc, pour oublier, pour m'endormir.

RIBEIRO-COUTO.

Traduit du brésilien par Jean Duriau.

Chroniques

LA GENESE DE L'ACTION

Après les deux volumes de *La Pensée* et la splendide unité de *L'Etre et les Etres,* M. Maurice Blondel se devait et devait au public philosophique une mise à jour de *L'Action.* On sait que « L'Action, essai d'une critique de la vie et d'une « science de la pratique », avait été le titre de sa principale thèse de doctorat, soutenue en Sorbonne le 7 juin 1893 sous la présidence d'Emile Boutroux. Ce fut un coup de théâtre. La philosophie officielle française, très cartésianisée concevait bien une thèse sur « l'idée de l'action », mais se résignait difficilement à en admettre une sur « l'action » elle-même, envisagée dans sa totalité, et où « l'idée de l'action », en partie légitime, allait se voir contrôlée par la vie elle-même et par des exigences pratiques considérées comme extra-philosophiques. Le recenseur de la thèse dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, exprimant la pure pensée universitaire, s'y étonnait, par ailleurs, de voir une philosophie de la transcendance fondée sur une méthode d'immanence.

Grâce à des concessions opportunes et subtiles, qui n'entamaient pas l'essentiel de la position, la bataille fut gagnée à la Sorbonne et dans l'opinion, mais la victoire n'en reposait pas moins sur une certaine part d'équivoque que l'auteur se réservait d'éclaircir un jour. Les exigences d'une carrière universitaire abondamment remplie l'ayant obligé à différer cet effort de réalisation, c'est aujourd'hui seulement, après plus de quarante années d'enseignement et de méditations, qu'une clarté définitive va être projetée sur ce procès. Il apparaît en effet, surtout après la parution de *La Pensée* et des analyses si éclairantes qu'elle développe sur son double aspect notionnel et réel, que M. Blondel devait se trouver forcément à l'étroit dans un travail limité, circonscrit par avance et dont le sort devait dépendre d'un critérium enfermé dans des usages précis. En définitive, la nature même de l'épreuve exigeait de lui un effort

en quelque sorte unilatéral, lorsque la forme essentielle de sa pensée et sa position complexe, pas encore avouée mais implicite, ne cessaient de le solliciter hors du cadre convenu et préalablement approuvé. Il avait donc fallu dans une certaine mesure et en un certain sens, non pas certes contredire, mais passer sous silence certaines exigences d'une pensée qui, pour être tout à fait elle-même, demandait à se dilater dans une explication totale.

Le moment est venu pour M. Blondel, de fournir cette explication si longtemps différée, qui permettra de mieux comprendre, sans doute, que le philosophe d'Aix mérite bien de demeurer le « philosophe de l'Action ». Car s'il est vrai qu'une philosophie de l'Action ne puisse être dûment comprise sans qu'au préalable aient été essayées une philosophie de la Pensée, puis une ontologie, il n'en demeure pas moins qu'entre la Pensée et l'Etre, entre la connaissance notionnelle et la connaissance réelle, entre l'efficience et la finalité, c'est l'Action qui reste l'agent de liaison, le nœud de toute explication valable, étant, selon une expression imagée de l'auteur, « au confluent des puissances d'en haut et d'en bas » (1).

Pour bien comprendre la position blondélienne, il me parait qu'il faille la voir reposant sur trois principes essentiels; le premier serait l'interdépendance universelle, en vertu de quoi aucun cloisonnement n'est admissible, aucune philosophie séparée non plus ; la philosophie voit tout, s'adresse à tout, tire parti de tout, ou elle n'est rien. Le second, découlant de l'essence même de l'« Action » fondée sur une option devant une alternative, serait celui d'un dualisme foncier de la nature humaine, et le troisième une tendance incoercible de ce dualisme vers l'unité. La réunion de ces trois éléments constitue une doctrine dans laquelle le dynamisme, au sens philosophique du mot, est tout le statisme ne pouvant s'admettre que comme stade explicatif et provisoire. Ce rythme, qui apparaissait déjà dans *La Pensée* et *L'Etre et les Etres,* va être repris à plus forte raison dans *L'Action,* solidaire de tout le reste en raison du premier principe. Mais le dualisme va se manifester tout de suite par la division même de l'œuvre. Pour les raisons exposées plus haut, M. Blondel avait dû limiter son exposé et son explication de « l'Action » au rayonnement pratique de celle-ci, sans avoir eu la possiblité de s'expliquer pleinement sur son conditionnement rationnel. Or, autant une explication purement

(1) *L'Action. I. Le problème des causes secondes et le pur agir. Alcan.* p. 411.

notionnelle eut été insuffisante, autant un pur pragmatisme, si poussé fût-il, aurait risqué de compromettre la plénitude envisagée et nécessaire. Le premier tome de « L'Action remaniée, traitant du problème des clauses secondes et du pur agir, est entièrement nouveau et fournit un plein conditionnement logique de « l'Action », en s'appuyant sur le troisième principe du rythme blondélien, qui est l'élan du dualisme vers l'unité. C'est ici le lieu de se remettre en mémoire le chemin déjà deux fois parcouru en vertu de cette méthode. Sur un fond de pensée cosmique, fait à la fois d'unité et de multiplicité, une première unification s'était faite par les lois physiques du mouvement; l'insuffisance de ce dernier à rendre compte des oppositions rencontrées avait donné naissance à une unification d'ordre purement organique chez le végétal, puis psychique chez l'animal, puis consciente chez l'homme, et il avait été admis qu'une telle « ascension » eut été « réellement » impossible si une Unité absolue et transcendante n'eut existé pour la subsumer; autant eut valu demander à un acrobate de se soulever vraiment en se prenant lui-même sous ses propres épaules. Cette ascension constatée, valable pour la « Pensée » et pour l'« Etre », va se vérifier à nouveau dans le domaine de l'« Action », pleinement solidaire des deux autres.

*

* *

Que signifie le verbe « *agir* » ? L'interprétation courante répondra : « faire quelque chose ». Mais il y a déjà, grammaticalement, une différence essentielle entre le verbe neutre « agir » et le verbe actif « faire ». Ce dernier est fondé ouvertement sur l'assortiment d'un élan initial venu de l'agent avec un terrain extérieur d'application accordant avec plus ou moins de docilité le concours implicite qui lui est demandé. Le verbe « agir », au contraire, n'est pas transitif; il se suffit donc à lui-même et semble réserver à l'« action », un caractère original qui n'aurait en soi nul besoin de s'associer à autre chose pour remplir sa fonction. Mais il faut en revenir au cadre initial : une masse cosmique, inerte par elle-même et mise en effervescence parfois par ces feux follets de l'« agir » qui introduisent l'imprévisible dans un ensemble strictement déterminé. Et l'existence de cet imprévisible dans le monde est admise de jour en jour davantage par la science la plus dépouillée, pour laquelle aucune dimension rationnellement déterminée ne saurait être totalisante et exclusive.

Et il est bien vrai que dans cette confrontation perpétuelle de l'« agir » et du « pâtir », la masse déterminée n'est pas entièrement « patiente », puisqu'il nous serait bien impossible d'« agir » si nous ne pouvions pas « faire quelque chose », donc trouver autour de nous des « complicités préétablies » qui soient déjà par elles-mêmes une sorte d'activité latente et diffuse. L'« agir » part donc des profondeurs de la nature, mais cette activité incluse et pour ainsi dire emprisonnée dans les déterminations resterait sans efficacité, et aucun « élan vital » n'y pourrait rien, si un « agir » supérieur ne venait la solliciter C'est ainsi que l'« action » incluse dans la nature sort plus ou moins à effet selon qu'un appel plus ou moins pressant lui en est fait. C'est alors aussi que la question va se poser pour l'« agir » comme elle s'était posée successivement pour le « penser » et pour l'« être ». D'où vient cet appel? « Au confluent des puissances d'en haut et d'en bas », l'« agir » humain tendrait à se déployer dans sa plénitude si le monde des déterminations ne l'arrêtait ; il va donc chercher ces concours obscurs pour les attirer dans son jeu, mais le pourra-t-il s'il est à lui-même sa raison d'être et sa fin? Où puiserait-il la force de réaliser cette attirance si le seul monde des déterminations le sollicite? Pour rester vainqueur dans cette lutte dont sa propre destinée ascensionnelle est le prix, il ne lui resterait que la vaine tentative de l'acrobate qui, dépourvu de levier, chercherait à se soulever lui-même. Il lui faut donc de toute nécessité un autre point d'appui que le monde déterminé pour se réaliser lui-même, et si l'ascension est constatée d'expérience, certaine, il faut admettre non seulement l'idée mais l'existence même d'un *pur agir*, seul capable de rendre possibles par son appel et son concours les imparfaites réalisations de l'« agir » humain.

*
* *

C'est ici que M. Blondel, emporté par sa dialectique vers des régions inaccessibles à la simple philosophie, n'hésite pas à faire appel à un ordre d'explications qu'il a toujours indiquées comme en étant l'inévitable et indispensable complément.

Le lecteur l'y suivra avec l'intérêt le plus certain, soit qu'il y rencontre un écho de solutions déjà inviscérées en lui, soit qu'il n'y veuille voir que de simples hypothèses destinées à aider la marche de tous les esprits sincères. Sans insister davantage sur ces « approches concrètes » valables surtout pour l'intimité des consciences et se prêtant difficilement à un effort

dialectique proprement dit, qu'il nous soit permis de revenir sur le passage très expressément philosophique de l'« agir » humain à la nécessité d'un « pur agir ». Par défiance de cette solution extrême, mais positive, et de ses conséquences individuelles et sociales, certaines doctrines n'hésitent pas à considérer « la part éclairée de nos actes comme l'apparition lumineuse « d'un bolide qui, venant obscurément des espaces intersidéraux, « s'échauffe jusqu'à l'incandescence en traversant notre atmos- « phère pour s'éteindre ensuite et disparaitre, sans cesser pour « cela de poursuivre sa course sous la loi de la gravitation uni- « verselle, c'est-à-dire d'un *agir unique* qui règle tous les mou- « vements de masse. » (Ibid. p. 151).

D'autres « tirent parti de ce qu'on a nommé le dynamisme « humain sous sa forme individuelle ou collective pour attri- « buer le seul véritable agir à des impulsions infra ou extra- « personnelles auxquelles nous obéissons tout en croyant les « produire et les choisir comme nos vues propres, nos intentions « délibérées et nos fins volontairement choisies ». (Ibid.) D'où l'action directe, les suggestions subconscientes, la mystique populaire, la violence même des foules prises pour une sorte de divination portant plus loin que la réflexion lucide et sage.

Et sans doute tout n'est pas à écarter dans ces élans de la nature qui, nous l'avons vu, recèlent des complicités indispensables. Mais ne faut-il pas comprendre qu'à vouloir restreindre l'« agir » humain à ses propres fins, on l'invite en quelque sorte à se contenter de finalités limitées, telles les mystiques de la race, de l'organisation, de la puissance collective, lesquelles, réparties à des degrés divers à travers le monde, ne pourront donner lieu qu'à des conflits incessants et sans issue? Pour que règnent l'ordre et la justice dans la paix durable et universelle, c'est-à-dire pour que se réalise le finalisme formellement ou implicitement proposé à tout effort humain, une seule condition apparait possible et, en tous cas, indispensable: la subordination consentie par tous et par chacun de l'élan total de la vie et de ses auxiliaires naturels à une activité supérieure pure de tout alliage, libérée de tout finalisme limité prétendant se suffire, à la fois unifiée et unifiante.

D'ailleurs, dans cette neuvième aporie particulièrement éclairante, M. Blondel fait ressortir qu'en fait on ne saurait échapper à cette loi d'unité, mais qu'on peut tout au plus rompre son efficacité en la mutilant. « Malgré le mépris affiché des « règles et des engagements, on continue à recourir au prestige « des supériorités idéales et des promesses d'une civilisation plus « haute, en sorte que toujours on laisse, on fait reparaitre un

« étalon des valeurs, un principe qui sert de norme, de condi-« tion et de jugement à l'ensemble des actions, afin de donner « à l'agir un sens, un attrait, une raison de dévouement et de « sacrifice. Ainsi donc de semblables doctrines ne font que re-« prendre partiellement, mais en les mutilant, les vérités im-« pliquées par toutes nos précédentes analyses. » (Ibid. p. 153 et scq.)

Un suprême problème sera celui-là même qui avait couronné « *L'Etre et les êtres* ». Comment concevoir la réalisation du vœu implicite des êtres contingents en marche vers l'unité, entre des causes secondes incapables de se suffire et un pur agir « avec lequel il (l'être contingent) ne peut se confondre quoi-« qu'il trouve en lui son principe et sa fin » ? Là encore, c'est l'Amour qui rendra toute réussite possible et aura le dernier mot « l'Amour », c'est-à-dire la rupture partout observée de la stricte logique, et le champ laissé ouvert aux plus inaccessibles synthèses.

*
* *

Ce premier tome de « *L'Action* » se termine par une conclusion requérante. Entièrement consacré à une doctrine de l'agir qui prétend à une réussite idéologique malgré de multiples emprunts à l'expérience, il appelle une vérification par une étude spécialement consacrée au rayonnement pratique de l'action ainsi définie, laquelle étude, prudemment mais loyalement menée, ne peut que refluer sur la première en enrichissant à son tour les conditions abstraites déjà considérées. Ce sera le rôle du second tome sur « l'action humaine et les conditions de son « aboutissement ». Sachons nous contenter pour l'instant, d'une ivresse logique qui, pour rester efficace, devra rester consciente de sa double nature, c'est-à-dire à la fois de sa dangereuse force et de ses éclairantes limitations.

Henri URTIN.

AU SUJET DE « SEPTEMBRE »

Le roman de M. Jean Blanzat, *Septembre*, a reçu aupres des critiques l'accueil qu'il méritait. C'est un fait assez rare pour que cela soit signalé. On n'a point ménagé les éloges on a accordé à son auteur, qui est un très jeune homme, une faveur difficile à obtenir: le respect. On l'a écouté. On a consenti à prêter l'oreille au timbre de son art fragile et décidé, naïf et

subtil, profond et simple, cruel et tendre. On l'a écouté, on l'a applaudi. Il m'apparait cependant, qu'on ne l'a pas entendu.

J'exagère sans doute. On a plutôt, « mal entendu avec bonne volonté ». On a prêté à M. Blanzat des qualités qui ne sont pas *tout-à-fait* les siennes; et nous sommes ainsi faits que l'on peut craindre que M. Blanzat n'approuve et ne se reconnaisse lui-même dans un reflet infidèle offert si généreusement, surtout avec tant d'autorité.

Le qualités d'un roman comme *Septembre*, ou celles du roman précédent de M. Blanzat : « *A moi-même ennemi* » sont connues. Ce sont des qualités françaises : dépouillement, économie d'effets, raréfaction des personnages, pudeur, mesure et goût du brisement de cœur. On sait qu'un tel art, venu de Racine, de Benjamin Constant ne se pastiche pas, ne s'obtient pas. On l'a « de naissance », comme dans les veines un certain sang bleu. Aussi, M. Blanzat ne s'efforce-t-il pas à perfectionner un pareil style, à le purifier. Il le subit bien plus qu'il ne le recherche. C'est que ce don aussi admirable que celui de la beauté ou de la voix, ne saurait qu'injurieusement être taxé de « mérite ». Le mérite, c'est plutôt de reconnaitre le don que l'on a reçu de sa race, de le respecter (le contredire, le déformer ou le renier serait un affreux mensonge, fréquent hélas) mais ensuite de le porter à ses plus dangeureuses limites, de l'aventurer dans une expérience ennemie où l'éprouver comme un métal.

A un Français bien constitué, les architectures de la raison, les profondeurs du moraliste réunissent trop aisément. Un jeune écrivain de la génération de M. Blanzat est en effet lucide et dépouille *à priori*, comme un jeune peintre qui débute aujourd'hui, dessine fatalement et comme instinctivement des formes simplifiées. C'est pourquoi les ressemblances d'un livre comme *Septembre*, même très flatteuses, avec les chefs-d'œuvre anciens ou des livres d'écrivains vivants mais plus âgés, sont elles toutes de surface et tout juste bonnes à indiquer un certain « air de famille ». Pour moi, son vrai mérite est ailleurs. Il n'est pas, je le répète, là où l'on a voulu le trouver. Ce n'est pas parce que M. Blanzat parle de l'amour et de la jalousie avec la cruauté d'un Benjamin Constant ou le raffinement mélodieux de M. Chardonne qu'il est un jeune écrivain important. Son mérite, tient tout entier dans un *malaise* que ses livres nous apportent et que ne nous cause aucun de ceux de ses devanciers. Les phrases de M. Blanzat d'une pureté parfaite, le drame de son roman, si bien conduit, nous *gênent*. (Ah, que vous me gênez ! criait Pyrrhus). On nous présente sur une scène bien éclairée, au décor classique, une intrigue éternelle, celle d'un homme et d'une

femme qui s'aiment et se font souffrir. Mais nous sentons confusément qu'il y a autre chose. Au cœur même de l'œuvre et sans avoir à imaginer quelque maléfice secret, quelque complication accessoire, s'allume devant nous un feu, s'élève une flamme que les accidents du drame ne justifient pas. Une flamme, comme votive. Et cet éclat insolite, venu d'un bûcher mystérieux, suffit à écarter les ressemblances faciles, aggrave l'art de M. Blanzat jusqu'à des parentés tout-à-fait surprenantes, d'un ordre soudain plus mtéophysique que psychologique ou moral.

Les Grecs donnaient à l'art une valeur d'exorcisme. Leurs tragédies les plus anciennes, chargées de plus de monstres et de plus de péchés que le bouc des Juifs, délivraient un peuple entier des excès de la nature humaine par la seule vertu d'un *spectacle*.

Ainsi, les histoires de famille des Atrides n'étaient pas seulement prétexte à des drames intenses, mais chaque tragédie, chaque personnage faisait office de bûcher purificateur ou de victime expiatoire. Toutes autres différences écartées, l'Oreste de Racine est un personnage psychologique, mélodique, l'Oreste grec est aussi tout cela et par surcroît, un personnage sacré. De nos jours, quand M. Thomas Mann, quand Pirandello, quand Hoffmansthal, ou Rilke décrivent un jeune homme, un conflit domestique ou un hôpital, il reste aux iris de l'adolescent, au timbre de voix des petits bourgeois italiens, aux carreaux sinistres de l'hôpital parisien, une certaine lueur, absente des œuvres françaises. Il ne suffisait pas aux Grecs que l'œuvre d'art fût parfaite ou fût juste. Il fallait que sa contemplation apportât une délivrance. Chaque vers d'Eschyle brûlait comme un cierge. Chaque muscle d'une statue de marbre étouffait dans son doux gonflement une colombe de sacrifice.

Il m'est apparu, que dans son roman *Septembre*, M. Jean Blanzat immole son héros, René, à des feux plus secrets que ceux de l'amour ou de la jalousie. Sous le ciel provincial le plus doux, au sein d'un bonheur conjugal sans ombre, René allume un bûcher égoïste, inexplicable et s'y dévore. Pour alimenter cette étrange ardeur, il invente de toutes pièces une jalousie qui ne repose sur rien, une jalousie à l'état pur. Qu'est-ce à dire ? Rien d'autre que ceci: René n'est pas jaloux, René est amoureux. Et l'insoutenable beauté de son amour lui fait peur. René a peur, comme les Grecs avaient peur, parmi les dons les plus éclatants et les plus délicats que les Dieux aient jamais accordés aux mortels. Qu'offrir aux Dieux *en échange* ? Admirons, au passage, un souci de « politesse » aussi sublime et bien disparu. René n'est pas Grec, il n'est pas chrétien. Il est un sim-

ple homme moderne tout perdu d'intelligence et qui se souvient des Dieux. Il ne peut offrr au ciel en sacrifice que ce qu'il a reçu et qui l'a comblé. Il immole la réalité de son amour à la divinité de cet amour même. Cette folie, cette incroyable « action de grâce » isole René et l'entoure d'un cercle d'horreur. Sa femme, ses amis le fuient comme un monstre, René, seul, se regarde dans un miroir brisé où son reflet déformé le multiplie. Il voit six yeux verts qui pleurent atrocement ce qu'il a perdu — ce qu'il a rendu.

Ainsi pour la première fois depuis bien longtemps, un jeune écrivain français, sans excéder le cadre d'une œuvre noblement traditionnelle, y introduit (et sans le dire jamais, sans peut-être se l'être déclaré à lui-même) l'antique notion du mythe.

Maurice de Guérin écrivait : « Les demi-dieux et les héros allument un bûcher et se consument au sommet des montagnes. »

Je tenais à signaler, tout spécialement pour les lecteurs de cette revue, une qualité de M. Jean Blanzat que l'on a, bien involontairement sans doute, et parmi tant de bravos, évité d'approfondir.

André FRAIGNEAU.

LES LIVRES

LA RÉVOLUTION TRAHIE, par *Léon Trotski* (chez Grasset).

On croit trop volontiers que le temps des héros est révolu. Avoir entendu Bach en première audition, avoir été l'ami de Léonard, le contemporain d'Annibal, de Christophe Colomb ou de tout autre héros solaire, tout cela nous parait à peine imaginable. Notre époque pourtant a sa part de grands hommes, de destins véritablement hors série. Il n'est pas question ici des chefs qui exploitent l'ardeur traditionnelle de leur peuple ou la tolérance de leurs voisins pour satisfaire à leur mythomanie et se diviniser. Encore moins de leurs imitateurs. Mais il est incroyable que même parmi les bourgeois les plus attachés aux traditions ou les capitalistes les plus soucieux de préserver leurs biens, une destinée comme celle de Trotski n'apparaisse pas comme empreinte de la plus éminente grandeur. Elle devrait même sembler d'autant plus splendide et monstrueuse que les motifs qui l'inspirent sont plus éloignés des conceptions courantes. Quoiqu'il en soit, pour tout observateur curieux de l'histoire de l'homme et désireux d'intégrer dans son courant les années où nous vivons, c'est une aubaine singulière de pouvoir en lisant l'œuvre de Trotski profiter de ses explications et réfléchir aux problèmes qu'elle pose.

*
* *

Dans l'abondance d'idées que soulève *la Révolution trahie*, il convient essentiellement de retenir ce que dit Trotski de « l'édification socialiste dans un seul pays » et des chances du socialisme de s'étendre à travers le monde.

Trotski ne pouvait manquer d'insister sur le point de doctrine qui l'avait opposé à la fraction de droite des révolutionnaires groupés autour d'un Lénine gravement atteint. C'est pour demeurer le disciple fidèle de Marx et du premier Lénine qu'il encourut l'exil et les persécutions de la part des communistes moscoutaires plus acharnés encore que les gouvernements démocrates. Dans ces vicissitudes il lui reste la possibilité de se dire qu'il avait vu juste en dénonçant le double écueil qui menaçait le gouvernement des Soviets. Il ne fallait pas désirer en premier lieu « délivrer la politique étrangère des Soviets du pro- « gramme de la Révolution Internationale ». C'était là méconnaître la leçon capitale du passé, savoir « que le pouvoir des Soviets n'eût pas tenu douze mois sans l'appui immédiat du prolétariat mondial. » En second lieu en effet cette capitulation allait entraîner un ralentissement de l'édification socialiste, la réapparition des mesures fondées sur la « mesquinerie petite-bourgeoise », la mise en œuvre d'une nouvelle N. E. P. singulièrement plus grave que la première parce qu'étendue à tous les domaines de la production industrielle, de la propriété agricole, de la famille etc. Tel est le grief essentiel contre Staline.

On pourra objecter que tout cela parait la conséquence, fâcheuse peut être du point de vue de la Révolution, mais inéluctable, du caractère spécifiquement russe de la Révolution d'Octobre et de la tentative d'édification qui a suivi. En ce qui concerne au moins la naissance de la Révolution la conviction de Trotski est diamétralement opposée. C'est la seconde idée essentielle de ce livre qu'il s'en est fallu de très peu que les efforts isolés dont l'aide a été si précieuse aux Soviets des premières années ne produisissent des effets beaucoup plus radicaux. En Allemagne notamment la répression social-démocrate des troubles révolutionnaires a bien failli échouer. Qui ne voit dès lors l'appui qu'aurait été pour la cause socialiste la naissance d'un nouvel état soviétique en Europe aux côtés de l'immense Russie? Dans ce cas le socialisme ne serait certes pas l'objet de menaces dont il convient de partager la responsabilité entre les circonstances et l'attitude trop conservatrice de Staline.

Une leçon plus générale peut être tirée des indications qui

précèdent du point de vue non seulement de la technique révolutionnaire mais encore de l'interprétation du devenir historique. Dans toute élaboration d'un monde nouveau il convient de faire la part de cet inconnu trop souvent dénommé utopie par les tenants d'un conservatisme étroit. Des réformateurs désireux de ne rien édifier que sur des fondements bien assurés risquent de compromettre la cause qu'ils prétendent défendre. Trop souvent « le dynamisme de la conscience sociale est exclu de l'histoire « dans l'intérêt de l'ordre administratif. » Les réformes les plus fécondes ne seront jamais l'œuvre des grands commis esclaves sinon de leurs intérêts du moins de leurs habitudes psychologiques et de leurs méthodes de travail. Il est bien intéressant qu'un tel problème ait pu se poser en Russie. La *praxis* marxiste devrait être en effet un moyen valable de synthèse entre le dualisme qui oppose les lois de la pensée aux énigmes de l'action. Or si elle a fourni à ce problème des solutions individuelles, psychologiques ou morales, l'exemple de Staline prouve qu'elle n'a pu réconcilier tout à fait l'action destructrice et l'édification. Sans doute les événements se chargeront-ils bien d'opérer cette synthèse. Mais l'homme, disciple de Marx, est resté en cette matière sujet à trop de tentations, séductions du pouvoir, prestige de la technique, mirages du passé, et sujet à trop de défaillances. De même que dans le domaine de l'exploration du royaume intérieur de l'homme, la *conscience* a rendu *l'expression* plus difficile et plus difficile aussi l'élaboration d'une forme poétique, ainsi la connaissance n'a pas pu exempter l'homme de toute erreur dans son action sur le monde extérieur et a accru la responsabilité qu'il encourt en cas de faute. Pour un disciple de Marx, favoriser ou tolérer le retour à des formes périmées ou leur maintien ne peut être considéré comme serait l'âpre défense de ses privilèges par un capitaliste jouant le jeu de la lutte des classes. Et selon la morale de Trotski, il faut répondre par la négative à ceux qui demandent si Staline, homme de Thermidor, n'est pas seulement le jouet irresponsable d'une irrésistible fatalité et s'il n'est pas dans son rôle d'être lui-même en retard sur le mouvement dialectique, comme certains ont voulu pardonner à Juda d'être l'instrument des Ecritures et leur victime.

*
* *

Il reste à se demander dans quelle mesure les idées de Trotski sont de nature à agir sur la *doctrine* des gouvernements des différents pays et à contrecarrer *pratiquement* leur politique.

Quelle peut être tout d'abord l'influence de la critique de

Trotski sur les adversaires ou les partisans du pacte franco-soviétique ? Autour de celui-ci a gravité toute la politique européenne de ces derniers mois. Entre les pays partisans du statu quo qui y voyait l'obstacle le plus sûr aux ambitions des nations insatisfaites et ces derniers qui le prenaient comme prétexte de nouvelles revendications, certains Etats ont redouté qu'il n'entraînât une augmentation de l'influence spécifiquement communiste dans les affaires intérieures des pays occidentaux. Pourtant une alternative se posait. Ou bien le gouvernement soviétique acceptait de trahir la cause de la révolution, de la sacrifier à celle de la Société des Nations, d'aller jusqu'au bout de sa « complaisance envers la France ». Dans ce cas il était possible de renouer l'alliance *Russe* et de resserrer la collaboration diplomatique avec un pays indiscutablement renforcé au point de vue industriel. Ou bien il n'était pas possible de séparer Commissariat aux Affaires Etrangères et Komintern. La France devait bien alors choisir « entre ses haines séculaires et sa bourgeoisie » (je cite de mémoire ce mot de M. Drieu la Rochelle qui a choisi la bourgeoisie). Mais dans ce cas les reproches de Trotski n'étaient plus fondés. Telle est la position théorique sur laquelle il convient de prendre un parti d'autant plus difficile que bien des facteurs viennent la compliquer. Au premier rang de ceux-ci se trouve l'enchevêtrement inextricable de préoccupations de divers ordres, la nécessité pour tout gouvernement de concilier le maintien d'une certaine activité économique, l'acceptation d'un devenir social, la sauvegarde de positions diplomatiques. Par opposition à une action qui tienne compte de tous ces éléments, l'œuvre de Trotski tend à être totale et à chercher dans une subvention générale les solutions préparant l'avenir.

La seconde question d'ordre pratique que suggère le livre de Trotski est celle de la force actuelle de la IV^e^ internationale. C'est là sans aucun doute un problème essentiel et auquel il serait important de pouvoir fournir une réponse qui relevât davantage de l'information historique que du roman-feuilleton. (Au moment où j'écris ces lignes une enquête sur ce sujet commence à être publiée dans le journal *Le Temps*). A supposer en effet qu'éclate la guerre annoncée par Trotski et que cette guerre ne s'achève pas en quelques semaines par un effet de surprise, on doit se demander quelle pourrait être l'influnce active des trotskistes dans la préparation d'une révolution générale que stimulerait l'horreur de la guerre. Se demander ensuite dans quelle mesure les dirigeants de l'U. R. S. S. favoriseraient cette éclosion. S'ils préfèreraient enfin la perspective d'un succès militaire

dans le cadre actuel, ou l'instauration de régimes plus avancés que le leur et qui viendraient alors le menacer sur sa gauche. A ce problème pas plus qu'au précédent le livre de Trotski n'apporte de solution. Son seul rôle était d'ailleurs de les poser. Il n'y a pas failli. Aucune lecture ne peut à l'heure actuelle plonger plus directement dans le torrent qui entraine le monde.

Pierre MISSAC.

IMAGINATION ET RÉALISATION, par *Armand Petitjean* (Chez Denoël et Steele).

Ce ne sont plus les seuls mystiques, les inadaptés, les rêveurs et les fous qu'oppresse le monde et qui y pratiquent des issues plus ou moins efficaces La nécessité s'en impose aujourd'hui aux plus récalcitrants, devant les excès meurtriers du machinisme, du progrès, de la connaissance, et les derniers rats leibnitziens s'empressent de quitter le bateau échoué, des harmonies si mal pré-établies. Il faut croire qu'on y étouffe, qu'on s'y sent devenir fou. Il ne fallait pas moins pour déterminer Bergson à appeler au secours de la « faculté dissolvante de l'intelligence » sa faculté « fabulatrice ». Il semble que M. Petitjean se soit donné pour tâche de repêcher l'œuvre manquée de Bergson, de la mener à bon port. Elle en avait bien besoin. D'abord il est excellent de substituer le concept de l'Imagination à cette « faculté fabulatrice » (dont nous avons, pour notre part, percé le malentendu), qui, finalement, se donnait pour une activité éthique. C'est parler autrement plus clair. D'autre part M. Bergson faisait intervenir la faculté fabulatrice sur le tard, comme un remède de la nature contre les méfaits d'une intelligence à qui la direction de l'élan vital aurait été confiée. M. Petitjean rétablit le sens du courant. C'est l'Imagination qui est première ; la perversion de notre conscience par l'intelligence dissolvante c'est une sorte de chute de péché. (269) « Il faut croire sur parole et sur révélation l'Imagination » dit-il (295). Le vieux mythe a du bon, il demeure encore la seule hypothèse « commode ».

Je ne saurais dire que la manière d'écrire de M. Petitjean, d'une ponctuation, d'une syntaxe malaisées, d'un mélange trépidant d'idées et d'images, dangereusement elliptique, — quoiqu'elle atteigne souvent à des purs sommets de poésie et d'humour, — soit celle qui convienne le mieux à une exposition claire et persuasive d'un ordre d'idées qui se veut militant et efficace. Trop de citations d'ailleurs, de digressions, de notes, de parenthèses, de renvois, trop de *mémoire*, et quelle abondante ma-

tière citée dans le texte original, anglais, allemand, espagnol, latin, grec, voire sanscrit ! pour ne pas être amené à penser non que l'auteur est jeune, mais qu'il *se sait* jeune. Et cependant, nul doute que cette manière ne me satisfasse davantage que l'*excessive clarté* de Bergson, par exemple, qui ne nous fixe que trop sur la vacuité interne de l'auteur. Petitjean est, lui, d'une obscurité qui n'est pas sans charme; toute traversée d'étoiles filantes; il n'est page où une belle intuition ne nous surprenne, d'un sentiment aussi juste que pénétrant: « il demande une vie pour élucider Imagination et Réalisation », nous dit la note de l'Editeur. Il n'est pas trop d'une vie, en effet, pour mener à bien une telle tâche.

Et d'abord, M. Petitjean, brosse très puissamment pour nous la toile de fond du *péché:* « Dès que nous faisons acte d'humanité, soit dans la suite plus ou moins mythique de l'évolution, lorsque, dépouillant la bête, nous nous montrons capables de nous représenter nous-mêmes, de concevoir la mort, l'infini et le rire, soit plus simplement lorsqu'au réveil, et peut-être au sortir de l'amour, nous nous mettons à penser : *nous perdons d'un coup, pour ainsi dire, la réalité;* nous nous projetons hors de l'« état vital », pour aller même jusqu'à nous retourner contre lui. » Voici résumée la position de sa critique, dans un bref article intitulé : « L'extrêmisme moderne » ; je ne saurais le faire mieux ; je ne saurais non plus dire mieux. Et quand, en conclusion de son livre, il nous propose de retrouver la réalité « à force de mythologie » (300), je ne peux qu'applaudir. Mais entre le point de départ et le point d'arrivée, il reste à M. Petitjean beaucoup à faire et il est sans nul doute merveilleusement doué pour ce faire. Il sait qu'il y a à faire une *place* à son imagination, et qu'il ne lui en aura pas offert une, pas le moindre grabat, avant que d'entreprendre une critique de la raison pure: et ça n'ira pas sans quelque casse. La forteresse à abattre n'est pas chez les physiciens, les biologistes, les psychanalystes, les psychologues; il faudra se mesurer à Kant, à la raison spéculative qui le supporte. Pourra-t-on enlever la citadelle sans haute lutte ? On ne peut l'espérer. Et si perspective de lutte il y a, peut-on compter sur les seules armes de l'Imagination ? Et ne faudra-t-il pas passer alors par ce désespoir et cette angoisse et cette absurdité, que la lecture passionnée de Kierkegaard nous a souvent révélés ? Et ne faudra-t-il pas renoncer au jeu savant des « conciliations », renoncer à tenir la chèvre et le chou, foncer dans une *seule direction,* quoiqu'on en ait ?

Ces remarques ne tendent pas à aider M. Petitjean à se tirer d'un *mauvais pas* — car c'est bien un mauvais pas, pour un

philosophe, c'est pénétrer dans la vie par l'escalier de service, que de *prendre le parti de l'imagination*. Elles tendent, tout au contraire, à aider M. Petitjean à s'y enfoncer, à s'y engager tout entier, à brûler les ponts derrière lui; en un mot, à se *compromettre*. Sans cela, il risque le danger de plaire, de passer pour avoir fait œuvre *utile*, de se voir embrassé et étouffé par ceux-là mêmes et cela même qu'il combat. Après avoir dénoncé l'intelligence comme « faculté dissolvante », M. Bergson n'est-il pas revenu en arrière pour sauver, et qui pis est, mettre au pinacle de la création, cette même intelligence ? M. Bergson a pris trop de précautions, en partant, il s'est ménagé trop d'issues de secours, et c'est ce qui l'a perdu. Je crains que M. Petitjean ne se perde à son tour, en le voyant attaché à sauver aussi ce qu'il appelle la « réalisation »; et ne nous parle-t-il pas du « progrès de la conscience ? » Eh, sans doute, la conscience « progresse »; mais ai-je mal compris, M. Petitjean ne nous a-t-il pas prouvé que si elle progresse c'est *au dépens* de l'imagination? Si d'autre part, nous sommes assurés de retrouver la réalité *à force de mythologie*, « définir » la réalisation, n'est-ce pas pour autant s'éloigner de la mythologie ? l'empêcher de devenir, d'être? Il y aurait peut-être moyen de « limiter les dégâts » de part et d'autre; mais laissons ce travail politique ; le rôle du métaphysicien n'est pas de limiter les dégâts, mais de *reconnaître les sources*. M. Petitjean est un homme d'aujourd'hui: il doit faire des mains et des pieds pour mettre d'accord, en lui, exigences morales et exigences vitales. Comment se tirera-t-il de là ? En sacrifiant sa pensée à sa vie ? ou sa vie, à sa pensée ? Je ne peux préjuger d'un avenir qui m'échappe, mais dont je m'assure que l'on peut espérer beaucoup. Le premier livre de philosophie d'un jeune homme de vingt-et-un ans n'est pas souvent de cette qualité-là. C'est une chose assez extravagante que de se placer *du premier coup* au centre du problème le plus délicat qui divise l'homme avec lui-même.

Benjamin FONDANE.

MŒURS ET COUTUMES DES INDIENS SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE DU SUD, par le *marquis de Wavrin* (Payot).

Il est difficile de porter un jugement sur l'ouvrage de M. de Wavrin. L'auteur a passé quinze ans dans les régions les plus reculées, les plus difficilement accessibles, de l'Amérique du Sud. Son expérience du continent est incomparable et c'est une véritable somme des données qu'il a pu recueillir qu'il livre présentement au public. Remanié, son ouvrage formerait facile-

ment le noyau d'un corpus de l'ethnographie sud-américaine. Il est, de plus, d'une lecture particulièrement attachante et, bien que M. de Wavrin se soit appliqué à classer méthodiquement ses observations, on se sent constamment en présence d'une matière encore vive et le côté souvenirs de voyage, « choses vues » reste au premier plan.

C'est plus qu'il ne faut pour le plaisir du lecteur, mais le sociologue a d'autres exigences. Naturellement, il ne pouvait être question de demander à l'auteur de *situer* anthropologiquement chacun des faits typiques qu'il rapporte et d'en faire ainsi à quelque degré un argument. Cependant il est souvent difficile d'utiliser son matériel, du fait que chaque détail se présente isolé de son contexte. Il est ainsi délicat d'en saisir la véritable importance, la vraie signification. M de Wavrin aurait-il donc dû composer une série de monographies des différentes tribus? On hésite à le dire, puisqu'il est loisible de replacer les phénomènes qu'il décrit dans leur milieu social, en se reportant aux monographies déjà faites, quand elles existent. Il reste cependant qu'il est dangereux de collectionner des usages tirés de populations de cultures très diverses, de civilisations très inégales, de structures hétérogènes. De plus, le plan de l'ouvrage n'est pas à l'abri de tout reproche: il donne lieu, en particulier, à des redites trop fréquentes et les faits qui se présentent en connexion étroite à l'observation, ne se trouvent pas toujours groupés dans la description. Surtout, le volume ne comporte pas d'index absolument indispensable dans un ouvrage de cette sorte, dont il aurait doublé à peu de frais la valeur, en en facilitant incomparablement le maniement. Qu'est-ce qu'un trésor dont on ne peut se servir ? Le cas n'est malheureusement pas isolé et il serait bon, chaque fois qu'il se présente, de signaler aux éditeurs quel tort ils font subir à leurs intérêts en ne faisant pas, au besoin, exécuter eux-mêmes ce travail nécessaire.

L'auteur a bien mis en valeur l'importance de la vie sexuelle chez les populations qu'il étudie. Son enquête sur ce point est particulièrement précieuse. Le fait que, très généralement, la femme dans le coït doit rester absolument passive et ne pas chercher à participer au spasme éclaire notamment de la façon la plus significative tout un aspect du comportement tant économique que psychologique des hommes et des femmes dans leurs rapports mutuels. Cette inégalité dans le traitement physique complique en effet singulièrement ceux-ci (indépendamment de toute détermination sociale) et c'est ainsi qu'à propos des Mélanésiens étudiés par M. Malinowski, M. Mauss a fait re-

marquer que « les services de toute sorte, rendus à la femme par le mari sont considérés comme un salaire-don pour le service rendu par la femme lorsqu'elle prête ce que le Koran appelle encore le « *champ* ». Comme on le voit, on est loin de l'association contractée en vue d'une jouissance réciproque, qu'imaginait un Stirner; on se trouve au contraire dès l'abord en présence d'un phénomène qui met en jeu la psychologie particulièrement complexe du *service* demandé, reçu et exigeant un cadeau usuraire ou non.

Ce n'est pas le moindre intérêt de l'ouvrage de M.) de Wavrin que d'avoir réuni sous un domaine étendu une solide collection de faits capables d'étayer l'explication de comportements si importants et que la coutume seule fait paraitre normaux et transparents.

Roger CAILLOIS.

SYNTHÈSE DE L'EUROPE, par *le Comte Sforza* (Gallimard).

Qu'est-ce qu'un peuple vivant ? et comment avec tous les peuples vivants qui composent l'Europe pourrait-on ébaucher un organisme vivant lui-même qui les grouperait pacifiquement ? Tel est le problème qui domine le livre du Comte Sforza : on comprendra son importance quand on saura que l'auteur fait dépendre la guerre de 1914 beaucoup moins du dynamisme Allemand que de la nécessité de liquider une fois pour toutes ce grand organisme mort qu'était l'empire Austro-Hongrois La vie d'un peuple est d'abord inséparable d'une longue tradition historique; ainsi depuis les plus vieux temps de la République romaine jusqu'à nos jours en passant par la Renaissance, la vraie vie du peuple Italien a été fondée sur le patriotisme à l'intérieur de la cité; en revanche, il semble difficile de maintenir longtemps une Autriche indépendante, car même dans l'Empire Austro-Hongrois il n'y a jamais eu de « peuple » Autrichien; il n'y a eu qu'une bureaucratie Autrichienne. Mais cette évolution historique n'atteindra sa vraie richesse que si elle s'accompagne de liberté. Car l'absence de liberté signifie déchéance de l'homme et suppression en lui de cette force d'idéalisme qui est un des éléments les plus réels de l'histoire, à un peuple vibrant d'une vie profonde et créatrice comme fut le peuple italien de la Renaissance, le Comte Sforza oppose le peuple italien de nos jours groupé autour d'un enthousiasme pseudo-classique à la romaine, qui permet seulement de substituer à la vie réelle de la nation la volonté supérieure d'un chef. Ainsi toute vie est tuée,, et toute politique n'est qu'un réalisme au jour le jour fondé sur une démagogie forcenée. Ce n'est pas au fascisme que re-

viendra la mission de former l'Europe. Si parmi les peuples nés pour cette haute mission la France n'accomplit pas son rôle faute d'audace — et aussi parce que — Briand mis à part — ses hommes politiques ne voient que la « sécurité », des unions se forment déjà, vivantes, qui évoquent déjà ce qui pourrait être: union Grande-Bretagne, Dominions, Etats Scandinaves; d'autres se formeront plus tard qui seront rendues nécessaires par des nécessités économiques et historiques : peuples Balkaniques et héritiers de la monarchie Austro-Hongroise où un rôle essentiel devrait revenir à l'Italie .C'est de ces forces agissantes qui, elles, ne mourront pas, car ce sont forces de l'histoire, que pourra naître un jour l'Europe moderne. Livre intéressant parce qu'il est riche de pensée et de foi, et non d'anecdotes ou de souvenirs inédits, parce qu'il cherche le peuple et la vie, et non le vain formalisme des combinaisons diplomatiques, des credo nationalistes et des interview à succès.

Henri BÉNAC.

DIRECTION ETOILE, par *Francis de Miomandre* (Plon).

La beauté d'un visage peut devancer un homme dans les découvertes qu'il fait de lui-même. La contemplation, c'est le chemin que prend l'esprit non pour se retrouver, mais pour se *produire*, identique à ce qui s'éveille en lui, au-delà de lui. Se perdre plus loin que soi, c'est adhérer enfin à l'image dont le monde entier semble nous séparer alors qu'au contraire il ne cesse de la faire pénétrer en nous si nous savons ne pas établir de distinction entre notre réalité intérieure et son apparence. Un émouvant visage de femme n'est tel que s'il arrive un moment où l'homme, devant lui, se sente, à bout de soi, obligé de fermer les yeux. C'est ce qui arrive aux héros de Francis de Miomandre et dans le métro ! Quel point de départ, ces yeux fermés ! Tout peut arriver à celui qui s'endort sur son regard avec une capture d'une telle fraîcheur. L'objet de son désir va l'éclairer à la vitesse des astres. A ce rythme-là, il y a assez de temps entre la station Raspail et la station Etoile pour toutes les étoiles de toute une vie! Sur l'exercice du rêve dans les « Transports en commun » quel est le poète qui n'aurait sa documentation personnelle ? Je ne plaisante pas, c'est un esdroit où s'accomplit avec fulgurance la dissolution du temps.

La légèreté ravissante et malicieuse du conte de Francis de Miomandre est comme l'écume d'un bouleversement en profondeur. L'invention, ici, tente d'aller au bout d'une de ces velléités dont notre vie par la mémoire et par l'amour, retrouve et ras-

semble les mille fusées jamais perdues, à certains moments que nous appelons magiques parce qu'ils sont réels. Partant de là, le romancier met ses personnages au jour pour susciter dans son imagination des présences capables de la lui rendre sensible. C'ets toujours le chemin vers soi. Sous l'apparence de la grâce de la nonchalance, du sourire et de l'ironie, Francis de Miomandre nous donne l'image du pouvoir par lequel un être tente d'habiter avant soi dans ses songes. On sent avec quel naturel le rêve est produit ici pour faire savoir à la vie qu'elle appelle « hasard » une nécessité intérieure, et « coïncidence » une mise au jour de sa réalité, la plus étrangère au temps.

A travers toute la suite d'événements qui vont dérouler devant nous l'existence du héros de *Direction Etoile* : Altaïr, il y a comme un fil brillant toujours présent mais plus ou moins souterrainement enfoui, le silence et la clarté du visage de Bellatrix. Comme l'âme et l'être entretiennent leurs rapports au-delà de toute durée, Altaïr et l'idée de son amour vont se concevoir sur un plan où tout ce qui arrive n'est que la source de leur rencontre. Gravitation que Miomandre nous évoque sans jamais tendre à un fantastique d'ordre extérieur. Entre le prologue-station Raspail — et le réveil brutal, station Etoile, tout le monde descend ! — le roman s'exerce selon les mesures dont l'insolite ne pourrait se découvrir qu'à des regards habitués à ses révélations quotidiennes. La contraction que fait subir au récit sa situation dans une « somnolence » d'une demi-heure, n'a rien d'arbitraire, pas plus que les merveilleux croisements où les deux amants se rencontrent. Je sens que je ne me place pas, pour parler de ce livre, sur le plan littéraire d'où l'on pourrait montrer simplement qu'une délicieuse fantaisie a inspiré Francis de Miomandre ; d'où il faudrait aussi résumer les aventures du roman. Mais on reste plus près du livre en négligeant de parler des choses visibles pour se laisser aller avec lui dans les états d'un mode de sensibilité qui nous est si fraternel.

Yanette DELÉTANG-TARDIF.

CERVANTÈS, par *Jean Cassou* (E. S. I.)

Il ne sera jamais trop tard pour parler de ce livre. Depuis que je l'ai lu son souvenir est toujours devant moi.

Que le portrait d'un homme n'est complet qu'à travers l'histoire de son temps, il est certain que chacun le sait, mais cette vérité de surface en cachait une autre que le Cervantès de Jean Cassou nous fait toucher, qu'il oblige chaque homme à retrouver à tous les degrés de la connaissance de soi.

Cette vérité c'est qu'on connait dans un homme l'être même d'un temps. Proposition qui n'est qu'accessoirement faite pour nous conduire dans l'histoire; et qui engage l'histoire avec nous dans le progrès de notre conscience, oblige celle-ci, du seul fait qu'elle connait à inaugurer en elle l'ordre moral.

On ne peut renouveler la notion de l'homme si l'on n'a proposé une définition nouvelle de l'idée. « La vérité n'est pas dans la bouche de celui qui affirme — disait le grand médecin Huarte — mais dans la chose dont il s'agit, laquelle est là qui pousse des cris et appelle... » Comment, dès lors, connaitrait-on un penseur à travers les formes vides dont sont composés ses écrits ? Toute idée est un aspect d'un rapport entre un homme et le monde, elle se survit sous la forme d'un rapport de l'homme avec lui-même ; il faut que le lecteur matérialise ce rapport, en refasse une source de vie.

Cette unité de l'homme avec le monde Jean Cassou a passé une grande partie de sa vie à la chercher. Il l'avait trouvée d'abord dans la chanson. Mais sa pensée ne pouvait pas se satisfaire d'une solution valable uniquement pour le moi. Et même avant de s'éclairer dans sa raison cette faillite d'une conception égoïste du salut devait se laisser soupçonner par une gêne dont sa sensibilité souffrait. Nul ne peut goûter un plaisir qui est la consécration de sa solitude.

Ce n'est pas la raison seule qui conduit les meilleurs au socialisme intégral, mais l'expérience du plaisir. Dans l'état actuel de la société il est un état de malaise et ne peut maintenir son intensité que contre la conscience. Il nous forge avec de la joie l'expérience sensible de la mort. Rien de plus facile à vérifier et je ne sors pas de mes sensations pour l'affirmer. Dans une société capitaliste, la joie n'est pure que pour les sots.

Il n'est de bonheur profond qu'apte à nous mettre en chemin d'être tous. Je ne me suis pas éloigné de mon sujet, dans l'adhésion sentimentale à une cause sociale, il y a nécessairement passage de l'affectivité à la raison, une intégration à la vie des autres et un don d'être eux qui aura été dans la vie de Jean Cassou l'étape annonciatrice de la haute confrontation historique qu'il entreprend aujourd'hui.

On ne peut parler à propos du Cervantès de Cassou d'érudition mais de résurrection. Cassou observe vis-à-vis des problèmes humains une attitude que je ne peux qu'opposer aux jugements de Gustave Flaubert qui ne savait parler des grands écrivains sans faire la preuve qu'il était un imbécile.

Joë Bousquet.

FONT AUX CABRES, pièce en 3 actes de *Lope de Vega*, traduite et adaptée par *Jean Cassou* et *Jean Camp*.

L'Andalousie est aux mains des rebelles. Débauchés, impertinents et cruels, les grands barons, leurs valets et leurs soldats pillent, tortuent, violent, tuent. Fidèles au pouvoir légal les villageois de Font aux Cabres subissent, impuissants ce despotisme odieux. Pour défendre son honneur et sauver son fiancé une femme ose se refuser au bon plaisir du gouverneur, sait trouver les mots qui flétrissent la résignation, fustigent la crainte et déclanchent la révolte.

De sa dignité niée et de son amour menacé naît la haine; cette haine, à travers la peur, avive les humiliations, aimante les volontés et les soude en une force unique et cohérente en laquelle chacun s'oublie jusqu'à s'incorporer et s'identifier à l'âme du groupe. Ce mouvement cherche d'abord son élan et sa ligne parmi les égoïsmes individuels, bute sur l'obstacle imprévu, hésite entre des tendances contraires, prend enfin conscience de sa nécessité et de sa force; et dès lors, il roule en avalanche...

Cette femme ce n'est pas la Passionaria. La scène se passe au 16e siècle. La pièce, admirablement traduite par Jean Cassou et Jean Camp, est de Lope de Vega; de ce prodigieux écrivain de l'âge d'or; don Juan, prêtre, soldat, bourgeois, aventurier qui, avec Cervantès est le plus pur représentant du génie espagnol.

Après trois siècles, la pièce n'a pas une ride. C'est que l'accidentel y est relégué à sa place. L'événement historique ne sert qu'à déclancher le jeu des grands ressorts humains. Ce qui libère le courant tragique c'est moins les privilèges du plus fort que l'incompréhension, le refus d'accorder au peuple la dignité d'homme.

A l'approche de la foule qui va le tuer le gouverneur s'écrie:

« Le peuple contre moi ! Et que lui ai-je fait ? »

Ce mot — grand comme du Shakespeare — dépasse la révolte de Font aux Cabres...

On comprend que J. Camp et J. Cassou aient tenu à traduire cette pièce de Lope de Vega : c'est non seulement pour ce qu'elle a d'actuel, mais surtout pour ce qui, en elle, est vrai de tous les temps et de tous les hommes.

P. M. SIRE.

LES CLÉS DE LA CAISSE, par *Robert Bourget-Pailleron* (N. R. F.).

Un caissier est signalé à l'attention de ses chefs et de ses collègues par un train de vie disproportionné à son traitement. La banque fait faillite et les comptes sont vérifiés. Albert Gibelin, que beaucoup soupçonnent de détournements, est rapidement mis à l'abri de tous reproches.

L'on apprend ensuite l'origine de ses revenus: des spéculations heureuses faites en commun avec un ami, le comte Bertrand de Saint-Guen, en lequel Gibelin voit le futur mari de sa fille. Le retour de Saint-Guen brise ses espérances et le prive de ses économies.

La narration est allègrement menée par un style qui fait le principal mérite du livre. Style bref et un peu brutal qui porte à chaque coup.

Les personnages sont présentés tels qu'on peut les voir dans la vie la plus quotidienne, selon leur comportement extérieur exclusivement. Il n'y a ici nul souci de leur nature profonde, nulle tendance à la psychologie.

Et tel est, peut-être, le grief que l'on pourrait faire à l'auteur. « *Les clés de la caisse* », pour ne relater que l'apparence des choses n'est qu'un livre agréable à lire et facile: le style de R. Bourget-Pailleron permettait plus et mieux. Il eut suffi d'une moins grande hâte dans le cours du récit, d'une connaissance de la valeur du repos et de celle du silence.

Un métier aussi personnel et aussi solide que l'est déjà celui de M. Bourget-Pailleron doit être le provocateur de nouvelles exigences. Or, la peinture de la réaction seule n'est pas la peinture de la vie dans toute son intégrité : il reste l'action et le compromis. Tous les refoulements et tous les imprévus. Une part souterraine.

« *Les clés de la caisse* », sont une promesse que confirme hautement le talent de leur auteur. Puisse-t-il arriver à la connaître et à l'accomplir.

P. FORGERON.

HOMICIDE PAR IMPRUDENCE, par *Pierre Bost* (N.R.F., éd.).

Le vieillissement précoce de toute une littérature appartenant aux années 1920 à 30 est à la fois triste et rassurant. Triste, parce que tout ce qu'il y a dans ces livres de Soupault, de Crevel, dans le *Jean Hermelin* de Lacretelle ou *Homicide par Imprudence* de Pierre Bost, c'est un peu de nous-mêmes (à moins que ce ne soit un peu cette littérature qui nous ait fait

tels que nous sommes ?). Rassurant, parce qu'il prouve bien que les scories d'une époque sont rapidement balayées.

Homicide par Imprudence date furieusement. Dans le genre, *Le Scandale* (de Bost également) a beaucoup mieux résisté à l'épreuve du temps.

G. D.

LES OISEAUX DE NUIT, par *Hélène Colomb* (Albin Michel).

En dépit des apparences, nous avons fort peu de romancières. Nos femmes de lettres aiment à gémir sur leur destin et à pleurer leurs amours déçues. Chez Mme Hélène Colomb, au contraire, nous rencontrons dès l'abord une vigueur dans les caractères et dans le style, qui l'écarte de bienheureuse façon de la troupe mélancolique qui songe avant tout à débaucher son cœur. Elle pose un regard implacable et singulièrement lucide sur une famille de province dont le père, égoïste et cruel, conduit son fils jusqu'à la folie à la suite d'une aventure sensuelle assez misérable. Autour de ce père et de ce garçon timide, dont la figure est un peu trop pâle à mon gré, tournent deux sœurs dont l'image nous touche par des traits bien différents. L'une d'elle, gracieuse et légère, est à la recherche de l'amour, ce qui lui vaut quelques joies fugitives et aussi d'amères déceptions. L'aînée, laide et à moitié détraquée par la religion, est aussi féroce que son père. La peinture de cette famille, ordonnée autour d'un drame assez pathétique, est d'une vérité qui ne se dément jamais. Autour d'elle, Mme Hélène Colomb a su évoquer l'atmosphère d'une petite ville de province, avec son ennui guindé et les intrigues de la médisance.

J'ajoute que, contrairement à la plupart des ouvrages de femmes, le livre de Mme Colomb est d'une lecture fort intéressante. La critique a beaucoup trop salué, ces temps derniers, ces romans ennuyeux et confus où elle découvre des étincelles de génie et qui, d'autre part, sont parfaitement illisibles. Nous ne voyons guère, quant à nous, qu'il ait paru la saison passée d'ouvrages de femmes d'un intérêt aussi vif que celui d'Hélène Colomb.

Kléber HAEDENS.

LETTRES ETRANGERES

LE COMBAT AVEC LE DÉMON, par *Stefan Zweig*. Traduction d'Alzir Hella (Stock).

« Le démon, c'est le ferment qui met nos âmes en effervescence, qui nous invite aux expériences dangereuses, à tous les excès, à toutes les extases ». Cette définition précise très exactement un mot dont on a beaucoup usé, depuis Socrate, et généralement à contre-sens. Tout homme est habité par un démon;

selon son caractère et son éducation, il le considère comme la partie la meilleure, ou la pire, de lui-même; il s'abandonne à lui, ou il résiste. Lorsqu'il s'agit d'un artiste, les conditions changent: le démon qui traine aux abimes peut devenir l'auxiliaire merveilleux de la création poétique. Semblable alors à ces génies domptés par le magicien qui assistent Prospero, le démon accomplit les profondes métamorphoses de l'être, il le guide vers les réalisations majeures. A condition bien entendu, que l'homme résiste à la force par laquelle le démon entraine, aussi, à l'anéantissement, et qu'il le maitrise assez pour lui faire appliquer toutes ses vertus créatrices, sans devenir lui-même la proie de sa tendance inévitable à la destruction.

Goethe est le parfait exemple de la manière féconde d'user de son démon. Il a gardé sur lui une si prudente autorité que ce démon l'a toujours docilement servi. Dans les moments où le démon essayait de prendre le dessus, ce merveilleux pragmatisme de l'utilité qui a toujours défendu Goethe contre tous les égarements de l'intelligence et des sens l'avertissait contre le danger et l'aidait à parer les assauts de ce serviteur devenu l'ennemi. Mais le cas Goethe est assez rare dans la littérature allemande où l'abandon au démon est beaucoup plus fréquent que cette prudente réserve, cette manière sage et un peu médiocre de se garder, qui diminue en un certain sens Goethe quand nous le comparons, par exemple, à ces trois « victimes » du démon qu'examine M. Stefan Zweig : Kleist, Hölderlin et Nietzsche.

Ceux-ci ne sont pas gardés. Ils ont laissé brûler en eux la plénitude totale de cette flamme démoniaque, sans se soucier que le moment de l'accomplissement soit en même temps celui de la destruction. Et le même caractère sublime a enveloppé, alors, accomplissement et destruction, réalisant une sorte de destinée inégalable, de merveilleuse chute dans l'abîme, d'une beauté tragique si parfaite que l'on ne doit souhaiter à de semblables existences d'autres dénouements. On peut se demander ce qui serait arrivé si Kleist ne s'était pas suicidé, si Hölderlin et Nietszche n'étaient pas devenus fous. Je crois, moi, qu'il manquerait quelque chose à leur physionomie, et justement cette perfection du destin tragique, cette violence sublime dans le dénouement. Goethe l'a si bien senti qu'au moment de l'Elégie de Marienbad, il a été saisi, lui aussi par cette sorte de fureur démonique qu'il avait rencontrée déjà à quelques rares moments de sa vie, et que le démon a arraché alors à sa vieillesse pontifiante qui n'allait plus, désormais, qu'achever les œuvres de la maturité, cette sublime plainte qui a presque la valeur d'un suicide.

A les mesurer selon les critères de la prudence et de la sécurité, les destinées de Kleist, d'Hölderlin, de Nietzsche, pa-

raissent s'achever dans une douloureuse tragédie, mais c'est en nous demandant si nous aurions souhaité pour eux un autre dénouement, que nous apercevons combien était *nécessaire* cette solution. Nécessaire, non pas seulement, comme conclusion, mais davantage encore comme condition de tout ce qui l'a précédée. Car on ne tient pas assez compte de la manière dont, dans l'engrenage des évènements, le passé dépend de l'avenir tout autant que cet avenir lui-même est préparé par le passé. A cet égard, on peut dire que toute la vie et toute l'œuvre d'un poète contiennent déjà, implicitement, sa mort, — c'est ce que Rilke a admirablement senti et exprimé mieux que nul ne l'avait jamais fait — et que cette mort même se déploie alors comme une sorte de couronnement sublime, Hölderlin ayant eu, dans son *Empédocle*, le sentiment très net que la descente de Scardanelli dans la folie avait exactement le même sens et la même portée que le geste avec lequel le philosophe d'Agrigente se jette dans le volcan.

Car si la vie des êtres appartient au démon qui y mêle toutes ses extases et toutes ses joies, ses arrachements et ses divisions, la mort devient son chef-d'œuvre, cette sorte d'image définitive de l'être où il est parfaitement et totalement lui-même, *accompli* enfin, car la destruction, dans certaines circonstances apparait comme l'accomplissement voulu de tout temps par la destinée intrinsèque de l'individu.

M. Stefan Zweig a très bien montré cela en groupant trois *cas*, qui, si on les isole ne possèdent plus la même valeur exemplaire que leur donne cette association dans une sorte de bouquet tragique. Et *bouquet* dans un autre sens aussi, car c'est comme la fin du feu d'artifices sublime qui se termine en une sombre apothéose où la nuit survient alors comme le suprême achèvement de tous les jeux de la lumière.

Je connais peu de livres aussi suggestifs que celui-là, et il mérite d'être connu au moins autant que les biographies de M. Zweig qui ont eu un si grand succès Les dix ans qui se sont écoulés entre la publication de l'édition allemande et celle de la traduction française n'ont pas diminué sa brûlante grandeur. Au contraire; en relisant la belle traduction de M. Alzir Hella, j'ai retrouvé exactement la même qualité d'émotion que m'avait donnée en 1926 la lecture du texte original. Félicitons-nous que ce grand écrivain ait trouvé un excellent traducteur auquel il doit une grande partie de son succès en France. M. Alzir Hella a bien rendu l'éclat de ce soleil noir qui rayonne sur tout le livre; il s'est assimilé les mouvements et les cadences de la prose de Zweig, et si les fragments de poèmes d'Hölderlin n'ont point cette violente et brûlante force, ce n'est pas la faute du traduc-

teur, mais la conséquence seulement de l'intraduisibilité d'Hölderlin qui ne permet jamais que de très imparfaites adéquations.

INTEMPÉRIES, par *Rosamond Lehmann*. Traduction de Jean Talva (Plon).

La qualité de charme particulière aux romans de Mme Rosamond Lehmann se retrouve dans « Intempéries » : un charme fait de cette acceptation nostalgique de la vie, avec un sourire désespéré et le sentiment d'un impossible bonheur, que nous avions rencontrés déjà dans « Poussières ». Ce charme d'un sentiment tragique de la vie apparaissant dans une inaptitude à la joie que l'on sent conditionnée aussi bien par la nature profonde de l'individu que par les circonstances extérieures qui commandent sa destinée. Avec, cependant, des aspects plus âpres, plus mordants, que dans ses précédents romans, une sorte d'extériorisation douloureuse de l'insatisfaction, jusqu'au moment où celle-ci devient, à son tour, une plénitude grandiose et dramatique.

Toute la discrétion de ce récit, la délicatesse des touches, la division infinie des nuances, ne cachent pas le pessimisme radical d'une œuvre dont le titre même évoque la bousculade du vent, les rafales de pluie, le brouillard la morne grisaille des matins où l'on se réveille désarmé de son désir de vivre, des aperçus de ciel bleu à travers les nuages, et, tout à coup de grandes vagues d'un soleil ardent où l'on baigne sa volupté panique comme s'il devait durer toujours. Et cela participe de la nature même des éléments, avec une souplesse organique qui suit toutes les incitations de ce « temps dans les rues », qui, plutôt qu'un symbole des états intérieurs du personnage, est l'expression même de cette météorologie du cœur, où les températures intermédiaires, les états tangents entre la tempête et le beau temps, sont beaucoup plus vraies, beaucoup plus fréquents que les orages décisifs et les radieuses journées. Nous sentons alors combien il s'en faudrait de peu pour qu'une manière de *beau fixe* s'installe dans la vie des êtres, si ces êtres eux-mêmes n'ajoutaient aux néfastes caprices de la destinée, une sorte de génie apte à raffiner la douleur.

Cette maitrise dans l'art de traduire les demi-teintes et d'exprimer les plus subtils mouvements du cœur, se retrouve dans tous les livres de Mme Rosamond Lehmann, mais aucun n'avait possédé encore une plénitude comparable à celle que nous admirons dans celui-ci. Car il y a ici, en effet, un art parvenu à la possession parfaite de ses moyens, dépouillé de tout artifice et de toute raideur, essentiellement humain, c'est à dire inspiré d'une puissance de sympathie qui rayonne sur tout le livre comme une sorte de demi-jour doré.

Une semblable qualité de réalisme poétique, éclairé de l'intérieur par ces lumières fugitives que les êtres reflètent perpétuellement les uns sur les autres, ces interférences de sentiments, cette manière même de tout éprouver et de tout dire avec une intime pudeur du cœur, tout cela est extrêmement féminin, et je crois que seule une femme, en effet, aurait pu peindre d'une façon aussi complète et aussi discrète le portrait d'Olivia Curtis. Charmante et malheureuse Olivia ! Jouet de la vie et d'elle-même, dont le seul défaut, peut-être, fut de trop demander à la vie, trop d'absolu, trop d'intensité, trop de durée. De même que dans le premier roman de Mme Rosamond Lehmann, la réponse de la vie, c'est plus encore que les bourrasques des intempéries, cette sèche et désolante vague de poussière qui contient toute l'aridité du destin, tout le désespoir du non-bonheur qui est quelque chose de plus grave encore que le malheur. La « réponse poussiéreuse » dont parle le poème de Meredith, cette fine vague de sable qui recouvre les êtres et les objets, les étouffe et les ensevelit tout doucement avec leur beau bouquet d'aspirations, de désirs... Car c'est ainsi que s'achève « Intempéries », dans cette atmosphère de désillusion, de désenchantement, plus atroce peut être que le vrai désespoir, de même que les médiocres intempéries sont plus décourageantes que les beaux orages.

Cette expression de tristesse qui enveloppe tout le livre, et qui enveloppe, en même temps, le désespoir, les brèves joies, les moments où l'on se reprend à avoir le courage et le désir de vivre et ceux où l'on a seulement cet atroce appétit de s'effondrer sous la pluie et de laisser la pluie tomber, cette tristesse si vraie et si précise qu'elle devient comme la note même de toute la vie d'Olivia, n'a pas la ressource de se colorer d'une mélancolie romantique. Elle est devenue la substance même de l'être, son poison et sa douceur, qui l'isole, le détache, le consacre à cette non-réalisation de soi, ou, ce qui est plus douloureux encore, le condamne à ne se contenter jamais que de demi-réalisations, d'efforts manqués, d'élans brisés.

Je connais peu de livres aussi douloureux malgré cette discrétion dans l'expression de la douleur, et, probablement, à cause de cette discrétion même qui ajoute à l'isolement de l'individu. Au-delà de la souffrance d'Olivia, nous apercevons l'esquisse d'une douleur cosmique, d'une philosophie pessimiste de la vie où les rares éclaircies ne sont encore qu'une plus cruelle duperie du destin qui laisse entrevoir un impossible bonheur, pour souligner plus durement aussitôt, par une rafale de vent et de pluie, son impossibilité.

Mais cette sorte de grâce qui s'attache à tous les romans de Mme Rosamond Lehmann déguise leur tragédie dans une atmosphère à la fois souriante et émue, comme pour dire : il serait

si facile, en définitive, de tout arranger et d'être heureux... Car tel est le piège insidieux de la vraisemblance du bonheur qui empêche ce livre d'être absolument désespéré et qui maintient, courage féminin ou indestructible espoir, un sourire sur les lèvres les plus amères. Bonne traduction de Jean Talva.

Marcel BRION.

VERS UNE SYNTHESE MEDITERRANENNE

CULTURE MÉDITERRANÉENNE

Il ne se passe pas de mois que de nouvelles manifestations ou de nouveaux livres n'apportent de l'eau au moulin de la Méditerranée. Cette idée que nous nous faisons de la civilisation méditerranéenne, du rôle de la Méditerranée dans l'humanisme, chaque jour se répand davantage, ou se confirme ou reçoit de précieux encouragements.

Le plus récent en date, et peut-être qui semblerait d'abord très modeste, me parait hautement significatif Il vient de se fonder à Alger, comme en bien d'autres villes, une « maison de la culture ». Mais elle a donné pour titre à son bulletin mensuel: *Jeune Méditerranée* (1) et elle invite les intellectuels d'Algérie à travailler dans le sens d'une nouvelle culture proprement méditerranéenne qui se défende contre les théories de violence et d'unification totalitaire, .qui réagisse contre les doctrinaires de la latinité Dès le premier fascicule, la conférence inaugurale de M. Albert Camus remet les choses au point avec une vigueur de pensée et d'expression que nous avons rarement rencontrée. On en jugera par quelques citations : « Il y a un malentendu perpétuel, dit-il. « Toute l'erreur vient de ce qu'on confond Mé-« diterranée et latinité.. cette latinité que Maurras et les siens « essaient d'annexer.. Ce n'est pas cette Méditerranée que notre « maison revendique. Car ce n'est pas la vraie. Celle-là, c'est « la Méditerranée abstraite et conventionnelle que figurent Ro-« me et les Romains... La Méditerranée est ailleurs. Elle est la « négation même de Rome et du génie latin ». Empressons-nous d'ajouter que, de cette idée de la Méditerranée, l'auteur ne tire pas un autre racisme, un super-nationalisme, ce qu'il appelle agréablement « une sorte de nationalisme du soleil ». Loin de là. Il songe surtout au rôle de transformation et d'adaptation que la Méditerranée peut et doit jouer, selon son histoire, dans les doctrines actuelles à tendance collectiviste et communautaire. Il conclut, en Africain, sur le plan de l'Afrique : « Notre tâche « est de réhabiliter la Méditerranée, de la reprendre à ceux

(1) 8, rue Charras à Alger.

« qui la revendiquent injustement... Nous sommes ici avec la « Méditerranée contre Rome.. Nous sommes d'autant mieux « préparés que nous sommes au contact immédiat de l'Orient « qui peut tant nous apprendre.. Le rôle essentiel que puissent « jouer les villes comme Alger, c'est de servir pour leur faible « part cet aspect de la culture méditerranéenne qui favorise « l'homme au lieu de l'écraser »

Il conviendra de suivre attentivement cet effort qui vient en seconder d'autres du même ordre en divers lieux de la Méditerranée.

Peut-être comprendra-t-on qu'ils ne sont pas tout à fait de la même nature que des tentatives plus ambitieuses, comme le Centre de Nice et l'Académie de Monaco. Quelles que soient les différences, on y verra des champs de confrontation intellectuelle où la culture méditerranéenne finira bien par prendre conscience de soi, de sa valeur vraie, et de ses possibilités permanentes, après s'être débarrassée de ses gangues traditionnalistes et routinières. C'est sans doute ce qu'a voulu dire M. Jean Desthieux en publiant sa « *Conscience Méditerrane* » (1) qui est une sorte de rapport général des travaux effectués par le fameux Congrès de Monaco dont nous avons tant parlé naguère. On y voit clairement que les idéologies les plus contradictoires ont été exposées dans ce rassemblement. M. Desthieux s'efforce de les concilier et d'en opérer la synthèse dans l'esprit le plus large pour aboutir à une Méditerranée qui ne soit pas seulement « un lac latin ». Il y parvient personnellement. Souhaitons qu'il soit suivi par tous ses confrères de l'Académie. Nous noterons du moins avec plaisir que le congrès a atteint son objectif immédiat qui était la création d'un collège méditerranéen à Monaco. L'enseignement qu'on y donnera, nous l'espérons, aidera sans doute les Méditerranéens à se délivrer du conformisme scolaire qui les étouffe depuis si longtemps.

Nous espérons surtout qu'on s'y livrera à des études aussi substantielles que celle dont nous venons d'être saisi par une université américaine, qui émane du professeur Georges Sarton et qui a pour objet *l'Unité et la diversité du Monde Méditerranéen* (2). Voici un savant ouvrage qui apporte les plus fermes confirmations aux théories que nous ne cessons de défendre dans des termes plus généraux et plus littéraires. Je ne veux pas risquer d'en altérer l'esprit par une analyse ou une para-

(1) Quatrième cahier de l'Académie méditerranéenne, Parisis Editions, 37 rue des Acacias - Paris.

(2) *The unity and diversity of the Mediterranean World*, by George Sarton. *Osiris*, volume II, part. 9 September 1936 Harward Library, U.S.A.

phrase. Je crois qu'il est plus probant d'en traduire quelques propos que je soumets à la méditation de ceux que le problème ne cesse de soucier. M. Sarton met notamment en lumière les influences de l'Orient sur la culture méditerranéenne : « Il ne « faut jamais oublier, dit-il, que nous devons la première dif- « fusion de la culture méditerranéenne à un peuple sémitique... « A mesure que notre connaissance de la science grecque s'ap- « profondit, nous réalisons plus exactement qu'elle est imprégnée « d'influences égyptiennes et mésopotamiennes.. »

Et il ajoute que si l'on a représenté les batailles de Marathon et de Salamine comme des victoires de l'occident sur l'orient, il ne faut pas oublier que « la Méditerranée, au V^e^ siècle av. J. C., était déjà fortement orientalisée. »

Passant à l'unification de la Méditerranée par Rome et à l'impérialisme romain, M. Georges Sarton réitère cette constatation, basée sur des textes historiques, que les tenants de la latinité passent si volontiers sous silence : « Le pouvoir impérial « lui-même, dit-il, fut largement influencé par les modèles orien- « taux... Sous les Sévère, la cour devint à demi syrienne... » Après avoir rappelé le mot de Juvénal sur l'Oronte qui se jette dans le Tibre, M. Sarton n'hésite pas à déclarer que « Rome reçut beaucoup plus des orientaux qu'elle ne leur donna ». Et il en cite pour preuves le nombre considérable d'orientaux (Egyptiens, Syriens, Ciliciens, etc...) qui, du II^e^ s. av. J. C. jusqu'au IV^e^ s. de notre ère, illustrèrent la science et la philosophie dites hellénistiques.

Dans le domaine des religions l'auteur aboutit aux mêmes conclusions: trois siècles d'éducation religieuse à la mode orientale ont ouvert les voies au christianisme, cette secte du judaïsme qui devait devenir la « véritable mère de la culture européenne », et c'est la diaspora incessante du christianisme syrien et l'influence permanente des éléments orientaux qui a largement permis d'assurer, en occident, la continuité et le développement de la culture: « Nous pouvons dire qu'au moins jus- « qu'au XII^e^ siècle, le secteur oriental du monde méditerranéen « demeura le principal incubateur de notre civilisation ».

On se tromperait d'ailleurs en pensant que M. George Sarton aboutît à la notion d'une race privilégiée. Loin de là. Ni Rome, ni Athènes, ni Sidon Sa conclusion, au dernier terme, est double : il y a une *unité* de la civilisation... méditerranéenne dont chacun des peuples de la mer accomplit le destin commun mais il y a aussi une *diversité* qui laisse à chaque race et chaque peuple de la Méditerranée l'intégrité de son génie créateur.

Nous abondons pleinement dans ce sens et c'est dans cet esprit que nous avons toujours protesté contre la part abusive faite

à la seule latinité, contre la « romanité » qui sans cesse étouffa la diversité créatrice des peuples méditerranéens au profit de leur unification impérialiste.

La querelle n'est pas si vieille, si archéologique que l'on croirait. Elle a des prolongements contemporains et l'actualité politique ne la rend que trop vivante. Pour s'en tenir au domaine des littératures, on trouvera un nouvel aspect de cette revendication dans le très intéressant volume que vient de publier M. Laurent Ropa sur *les poètes maltais* (1). Je laisse à la critique des poèmes le soin de porter un jugement sur la valeur des œuvres de Dun Karm, de Rozar Briffa, de Ninu Cremona et autres que M. Laurent Ropa a traduites. Mais j'attire l'attention de ceux que la culture méditerranéenne intéresse sur la substantielle préface de l'éditeur. On y voit expliquer comment un petit peuple, celui de Malte, « défend son génie et sa langue contre l'impérialisme étranger », comment les habitants de l'antique Imdina se rattachent d'eux-mêmes aux Sidoniens et, tout en étant inébranlablement fidèles à l'enseignement du Christ, se flattent de leurs origines orientales et de leur langue sémitique. « Malte, dit-il, fière de ses traditions sans âge, en-« treprend de créer une littérature entièrement libérée de l'ita-« lien... » Que le Maltais soit du sémitique, voilà, au fond, ce qui choque le plus les soi-disant « nationalistes » qui veulent se rattacher à Rome. « Eux, occidentaux, européens, risquer de « se laisser prendre pour des orientaux, des africains, eux des « latins, eux des fils de Rome ! Ils préfèrent risquer de désho-« norer leur race... Nos ancêtres construisirent leurs temples bien « des siècles avant que Romulus suçât le lait brutal de la Lou-« ve... » Et pourtant l'auteur se demande avec humilité « si, « dans notre époque que tant de révolutions emplissent de leur « bruit, il n'est pas vain d'écouter une faible voix d'alouette dans « l'aurore ? »

Ce n'est certes pas vain. Ce cri d'alouette se joint à une grande et longue revendication de justice. Le génie éternel de la Méditerranée le perçoit, l'accueille et lui donne toute sa résonnance. Un cri d'alouette, c'est le jour qui se lève et la promesse que des mensonges vont mourir.

Gabriel AUDISIO.

---

(1) Laurent Ropa, *Poètes Maltais* « Les Cahiers de Barbarie » N° 17, Edition de Mirages, Tunis.